UNIVERSITE D'ABOMEY-CALAVI

========

FACULTE DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

(FASHS)

========

DEPARTEMENT DE PHILOSOPHIE

========

Mémoire de licence

LA QUESTION DE LA RELIGION DANS *SCIENCE ET RELIGION* DE BERTRAND RUSSELL

Réalisé par :

HOUNMENOU Sepher Fubbi Togni

DOSSA VODJO Maurice

Sous la direction de :

M. Paul Christian KITI

Maitre-assistant /CAMES

MEMBRES DU JURY :

Présidente : Dr Félicité Adolé AKUESON (MA)

Rapporteur/ encadreur : M. Paul Christian KITI (MA)

Examinateur : M. Mathieu ACCROMBESSI (MC)

Soutenu le 05/08/2022

Année Académique : 2021-2022

DEDICACE 1

À

- ✓ **Ma mère victoire ZOCLANCLOUNON ;**
- ✓ **Ma sœur Diane HOUNMENOU ;**
- ✓ **Mon père Josselyn HOUNMENOU ;**
- ✓ **Mon oncle maternel Michel ZOCLANCLOUNON ;**
- ✓ **Mes jeunes frères et sœurs Yannick HOUNMENOU et Ketsia HOUNMENOU.**

DEDICADE 2

À

- ✓ **Mon cher père, Albert DOSSA VODJO ;**
- ✓ **Ma chère mère, Juliette DOSSOU ;**
- ✓ **Ma fiancée Gladys E. Senami BOKO.**

REMERCIEMENTS

Si ce travail a pu être finalisé, c'est d'abord grâce à des personnes qui nous ont soutenus depuis l'étape du choix du sujet de recherche jusqu'à la fin de la rédaction. Leur temps, leurs conseils et la documentation qu'elles ont mis à notre portée, les informations et les renseignements qu'elles nous ont généreusement communiqués et qui ne figurent pas toujours dans les livres ou sur les plateformes de recherche, la confiance qu'elles nous ont faite, ont été précieux. À ce titre, nous leur exprimons ici, nos sincères et profondes gratitudes. Nous sommes particulièrement redevables :

À notre maître mémoire M. Paul Christian KITI (Maître-Assistant des Universités du CAMES) ;

Aux différents formateurs de la Faculté des Sciences Humaines et Sociales, et particulièrement à ceux du Département de Philosophie;

À notre oncle maternel Michel ZOCLANCLOUNON et à notre mère Victoire ZOCLANCLOUNON pour leur soutien indéfectible durant notre cursus scolaire et universitaire;

À saka sira DJIBRILA, Franck AINEGNON, Théophile DOHOUMBIDJI pour leur aide si précieux et leur implication dans l'aboutissement de ce mémoire ;

À tous ceux qui, dans la discrétion, à travers apports et conseils, ont activement participé à la réalisation de ce travail.

SOMMAIRE

DEDICACE 1 i

DEDICADE 2 ii

REMERCIEMENTS iii

SOMMAIRE iv

RÉSUMÉ v

INTRODUCTION 1

CHAPITRE 1: RUSSELL ET LE RAPPORT ENTRE SCIENCE ET RELIGION 3

CHAPITRE 2: PORTÉE ET LIMITES DE LA PENSÉE DE BERTRAND RUSSELL 43

CONCLUSION 48

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES 50

OUVRAGES GÉNÉRAUX 50

AUTRES DOCUMENTS, DICTIONNAIRES ET SOURCES CONSULTÉS 51

Table des matières 52

RÉSUMÉ

Bertrand Russell fait l'exposé des conflits qui ont opposé la religion chrétienne aux progrès des différentes sciences ainsi que de leurs points d'accord potentiels. N'acceptant pour vrai que ce qui a fait l'objet d'une validation scientifique, le philosophe adopte une position agnostique : il suspend son jugement à l'égard des dogmes religieux tant qu'ils n'ont pas été prouvés ou réfutés par la science. Ce mémoire explore l'histoire des sciences et montre l'influence de la religion dans le développement des sciences pour en tirer des enseignements, pour savoir quels sont les rapports entre les croyances et la vérité. Cependant, dans cet essai, Russell n'aborde que superficiellement les rapports entre science et religion de façon simpliste avec une présentation caricaturale des rapports entre la science et la religion.

Mots clés : **Conflit, science, religion, dogme, croyance.**

ABSTRACT

Bertrand Russell outlines the conflicts that have opposed the Christian religion to the progress of the various sciences, as well as their potential points of agreement. Accepting as true only what has been the subject of scientific validation, the philosopher adopts an agnostic position: he suspends his judgment with regard to religious dogmas as long as they have not been proven or refuted by science. This thesis explores the history of science and shows the influence of religion in the development of science to learn from it, to know what the relationships between beliefs and truth are. However, in this essay, Russell only superficially addresses the relationship between science and religion in a simplistic way with a caricatural presentation of the relationship between the science and the religion

Keys Words : **Conflict, science, religion, dogmas, belief** .

INTRODUCTION

Le rapport entre les religions et les sciences occupe dans l'histoire contemporaine et dans l'actualité récente une place considérable par ses enjeux intellectuels et politiques. Ce rapport a alimenté nombreux débats théologiques et philosophiques, conflits de pensée, inspiré la plume de nombreux penseurs, théologiens et philosophes, mais aussi façonné des sociétés pendant des générations toutes entières depuis l'antiquité dans de nombreux champs d'investigation, dont la philosophie des sciences, la théologie, l'histoire des sciences et l'histoire des religions. La philosophie de la religion peut être tout d'abord une phénoménologie qui se contente de décrire l'intentionnalité religieuse, d'en dégager le sens, les points de vue sont variables , notamment en fonction des époques, des cultures et des régions ; certains voient une harmonie entre science et religion, d'autres des domaines séparés avec peu d'interactions et d'autres encore y voient une incompatibilité et un conflit fondamental entre la foi fondée sur des croyances et la science fondée sur des faits et ouverte à la critique Bertrand Russell s'interroge sur les relations conflictuelles entre la science et la religion, principalement le christianisme. Dans cet ouvrage, Russell souligne les aspects que peut prendre la vérité dépendamment de la discipline qui l'affirme. Ainsi, contrairement à la vérité immuable de la religion, la vérité scientifique a un caractère provisoire. Cependant, en décrivant tout au long de son œuvre le souci et le succès de la science à épouser le changement dans ses théories, Russell dénonce un scientisme ou la croyance en une vérité scientifique absolue chez les pionniers de la science.

Quelle est la place de la religion dans la pensée de Russell ? Comment Russell conçoit-il le rapport entre science et religion ? Quelles sont les idées majeures qu'il développe ? Quelle critique pouvons-nous faire de sa pensée ?

Voilà autant de questions qui nous ont inspirés et auxquelles nous avons tenté de répondre dans notre travail qui s'articule autour de deux chapitres. Le premier

permet d'aborder dans un premier temps la clarification des notions de science et de religion, puis dans un second temps la relation entre science et religion chez Russell. Ensuite, ce même chapitre expose le projet de la démystification de la religion que développe Russell. Notre deuxième chapitre comprend deux sous-chapitres : le premier nous a permis de dégager les mérites de l'auteur, le second porte sur les limites de la pensée de Russell

CHAPITRE 1: RUSSELL ET LE RAPPORT ENTRE SCIENCE ET RELIGION

Dans le premier chapitre, il est question dans un premier temps d'expliciter certaines notions clés qui entrent dans la compréhension du sujet de mémoire et dans un second temps d'exposer en profondeur les idées que développe l'auteur.

1-1-CLARIFICATIONS CONCEPTUELLES

1-1-1-SCIENCE

La science est l'étude systématique de la nature et des mécanismes de l'univers physique et matériel fondée sur l'observation, l'expérience et la mesure. La science a pour objet de comprendre et d'expliquer le monde et ses phénomènes au départ de la connaissance, dans le but d'en tirer des prévisions et des applications fonctionnelles. Bertrand Russell ne dit pas le contraire lorsqu'il dit :

> « La science a pour but de découvrir, au moyen de l'observation et du raisonnement basé sur celle-ci, d'abord des faits particuliers au sujet du monde, puis des lois reliant ces faits les uns aux autres, et permettant (dans les cas favorables) de prévoir des évènements futurs. »[1]

Elle se veut ouverte à la critique tant au niveau des connaissances acquises, des méthodes utilisées pour les acquérir et de l'argumentation utilisée lors de la recherche scientifique ou participative.

Dans le cadre de cet exercice de perpétuelle remise en question, elle fait l'objet d'une discipline philosophique spécifique intitulée l'épistémologie. Les connaissances établies par la science sont développement technique à la base de nombreuses théories dont les incidences sur la société et son histoire sont parfois considérables.

1-1-2-RELIGION

Système de représentation du monde et de croyances fondé sur la foi, et consolidé par l'accomplissement de rites dans le cadre d'un culte rendu à une ou

[1] Bertrand RUSSELL, *Science et religion*, Trad. Philippe-Roger Mantoux, Paris, Gallimard, 1971, p.3

plusieurs puissances, souvent célestes.[2] Une religion est un système de pratiques et de croyances en usage dans un groupe ou une communauté.

Il n'y a pas de définition qui soit reconnue comme valable pour tout ce qu'il est permis aujourd'hui d'appeler religion.

Le terme latin *religio* a été défini pour la première fois par Cicéron comme « le fait de s'occuper d'une nature supérieure que l'on appelle divine et de lui rendre un culte »[3]. Dans les langues où le terme est issu du latin, la religion est souvent envisagée comme ce qui concerne la relation entre l'humanité et Dieu.

Dans le Coran, le terme *dîn*, qui peut être considéré comme équivalent de celui de religion, désigne avant tout les prescriptions de Dieu pour une communauté.

En chinois, le terme *zōng jiào*, inventé au début du XXe siècle pour traduire celui de religion, est connoté de l'idée d'un enseignement pour une communauté.

Le bouddhisme est souvent considéré comme une religion bien qu'il n'y soit question ni de Dieu ni de nature divine.

La religion peut être comprise comme les manières de rechercher et éventuellement de trouver des réponses aux questions les plus profondes de l'humanité. En ce sens elle se rapporte à la philosophie. Mais elle peut aussi être vue comme ce qu'il y a de plus contraire à la raison et jugée synonyme de superstition. Elle peut être personnelle ou communautaire, privée ou publique, liée à la politique ou vouloir s'en affranchir. Elle peut aussi se reconnaître dans la définition et la pratique d'un culte, d'un enseignement, d'exercices spirituels et de comportements en société. La question de savoir ce qu'est la religion est aussi une question philosophique, la philosophie pouvant y apporter des éléments de réponse, mais aussi contester les évidences des définitions qui en sont proposées.

[2] RUSS Jacqueline, *Dictionnaire de Philosophie*, Paris, Bordas, 2003, p.156
[3] Cicéron, *De la nature des DIEUX*, Trad. Charles APPUHN, Paris, Vrin, 1994, p.196

Ainsi, la question de savoir ce qu'est une religion est une question ouverte. Historiquement, les religions conçues comme des ordres dans lesquels est recommandé ce qu'il faut faire et ce qu'il faut croire, sont apparues avec les partis religieux s'opposant les uns aux autres dans l'Europe du XVIe siècle. Ces partis sont en premier lieu ceux catholique et protestant, ainsi que la diversité des confessions protestantes. L'usage de désigner ces partis comme « des religions » apparaît à la fin du XVIe siècle, tandis que, par extension, il commence aussi à être question de « religions » à propos de l'islam, du bouddhisme, du taoïsme, de l'hindouisme et toutes les religions du monde depuis les origines de l'humanité.
La transformation de l'expérience religieuse des Européens a été reprise à l'époque des Lumières dans un questionnement présupposant une essence de la religion en amont de toutes les religions historiques. Dès lors, l'on a commencé à se poser la question toujours irrésolue de savoir ce qu'est la religion ou une religion en fonction des innombrables religions du monde. Elle est l'objet des recherches universitaires en sciences humaines. Des disciplines telles que l'histoire, la sociologie, l'anthropologie ou la psychologie étudient ce qu'on nomme le fait religieux sans pour autant s'appuyer sur une définition qui correspondrait de manière homogène à tout ce qui est ainsi étudié.

1-2- RAPPORT ENTRE SCIENCE ET RELIGION CHEZ RUSSELL

Il s'agit d'exposer la pensée de Russell, sa conception de la religion et de la science.

1-2-1- LE FONDEMENT UNIVERSEL DES RELIGIONS ET LE PROBLÈME DU CRÉDO CHEZ RUSSELL

Bertrand Russell analyse dans un premier temps les mécanismes qui régissent les religions. Ensuite, il met un accent particulier sur ce qui constitue pour lui la source du conflit entre science et religion. Pour l'auteur, la religion a eu une place importante dès le début de l'humanité en tant que « phénomène social » se caractérisant par trois éléments : une église, un crédo et un code moral

individuel ; elle a été un mode de structuration des premières sociétés et une réponse à la détresse humaine malgré « l'époque » et le « lieu » d'ordre gnoséologique, réponse à son ignorance et à ses questions psychologiques ; peur de la mort.

« La religion, envisagée au point de vue social, est un phénomène plus complexe que la science. Chacune des grandes religions historiques présente trois aspects : Une Église, un crédo et un code moral individuel ».[4]

1- Une Église :

C'est l'ensemble des institutions d'une religion, pas forcément une Église au sens catholique, mais une Église au sens institutionnel (l'ensemble des institutions de la religion).

2- Un crédo :

C'est l'ensemble des croyances lié à un dogme qui sont établies comme une fin de la vérité et qu'il ne faut pas remettre en question. Il s'agit d'un ensemble de principes immuables, texte ancien fondateur qui bien souvent est une parole divine révélée à travers le fait qu'elle se soit rapportée par des prophètes.

La religion possède un caractère traditionnel et conservateur.

3-Un code moral individuel :

Le code moral d'un individu est la façon dont cette personne va appliquer sa notion de la morale. Cette notion est centrée sur l'individu, mais peut être étendue à plusieurs personnes ou à un groupe. À travers ce code, l'individu voit les choses comme méritant d'être traitées dont la façon dont il souhaite être traité lui-même.

Le code moral est la façon dont l'individu met en pratique ses valeurs morales et ses croyances personnelles. Il est décrit dans certaines théories éthiques comme la

[4] Bertrand RUSSELL, *Science et religion*, Trad. Philippe-Roger Mantoux, Paris, Gallimard, 1971, p.5

frontière de la rationalité dans l'éthique elle-même. De ce point de vue, le code moral est une notion esthétique ne pouvant être directement partagée avec autrui.

Ensuite, Russell va montrer que le crédo religieux en théologie reste le talon d'Achille, la faiblesse de la religion, car pour lui :

> « Les crédos sont la source intellectuelle du conflit entre la science et la religion, mais l'âpreté de la résistance a été due à leurs liens avec les Églises et les codes moraux. Ceux qui mettaient en doute les crédos affaiblissaient l'autorité du clergé et risquaient d'amoindrir ses revenus; en outre, ils passaient pour saper la moralité, puisque le clergé déduisait les devoirs moraux des crédos .Il semblait donc aux dirigeants temporels, tout comme aux gens d'Église, qu'ils avaient de bonnes raisons de craindre les doctrines révolutionnaires des hommes de science»[5].

Russell veut nous faire comprendre ici que les crédos, c'est-à-dire les croyances, les dogmes religieux, jouissaient d'une popularité grandissante et étaient érigés comme source de connaissance; ils avaient la même prétention que les théories scientifiques : détenir la vérité ou parvenir à la vérité, être la voie permettant d'arriver au vrai et elles savent tous deux que la vérité ne peut être qu'une et non plurielle. L'auteur affirme :

> « Un crédo religieux diffère d'une théorie scientifique en ce qu'il prétend exprimer la vérité éternelle et absolument certaine, tandis que la science garde un caractère provisoire : elle s'attend à ce que des modifications de ses théories actuelles deviennent tôt ou tard nécessaires, et se rend compte que sa méthode est logiquement incapable d'arriver à une démonstration complète et définitive »[6]

Encore, la vulnérabilité de ces crédos a été la faille qui va permettre aux scientifiques de s'attaquer à l'Eglise, car l'interprétation du crédo religieux est source de discorde et cause beaucoup de malentendus entre les théologiens et les hommes de science à travers certains dogmes et crédos qui se faisaient discréditer, puisqu'elles manquaient de pertinence et de logique. Mais enfin, la dureté du conflit a été due à la relation qui reliait le crédo aux institutions religieuses

[5] Bertrand RUSSELL, *Science et religion*, Trad. Philippe-Roger Mantoux, Paris, Gallimard, 1971, p.7-8
[6] Ibid., p.17

(l'Église) et les codes moraux, on peut par exemple citer quelques passages de la Bible qui dit « que le lièvre rumine, que chaque mot de la Bible est d'inspiration divine ». On attribut a des choses simplistes, à des situations de faits de la vie courante un caractère divin et complexe. On en arrive à une confusion entre l'interprétation religieuse et la vérité scientifique.

> « De telles assertions, quand elles sont réfutées par l'observation scientifique, embarrassent ceux qui y croient comme le croyaient la plupart des chrétiens, jusqu'à ceux que la science les ait forcés à changer d'avis. Quand ces assertions bibliques n'ont pas d'importance religieuse par elles-mêmes, il n'est pas difficile d'en donner une explication satisfaisante, ou d'éviter la controverse en décidant que la bible ne fait autorité en matière de religion et de morale. »[7]

« Mais, le conflit devient plus sérieux quand la science met en doute un dogme chrétien important ou une doctrine philosophique que les théologiens jugent indispensable à « l'orthodoxie »[8].

Pour Russell, il n'y a pas de problème avec le fait d'être religieux et d'avoir une religion, mais il ne faut pas suivre aveuglément le crédo et les dogmes. Russell souligne que l'abandon du crédo est nécessaire pour comprendre le monde et que cette compréhension pourrait permettre une « véritable sagesse » à laquelle aspire cet état d'esprit religieux.

D'une façon générale, les désaccords entre la science et la religion ont d'abord été de la « première espèce », mais ont porté sur des matières qui sont ou étaient considérées comme une partie essentielle de la doctrine chrétienne.

1-2-2- SCIENCE, MORALE ET RELIGION CHEZ RUSSEL

Russell essaie ici d'établir un lien entre science et moral. Il fait une analyse synthétique de l'historique de la religion. La religion qui se disait au premier plan au niveau morale, au niveau du modèle de ce qu'il fallait faire ou ne pas faire comme action de la pureté, qui se voulait être un modèle, nourrissait un

[7] Ibid., p.8-9
[8] Idem.

obscurantisme qui était difficile à défendre moralement à travers notamment les inquisitions, les croisades et son hégémonie dans la gestion de la cité.

Nous retrouvons chez JANKELEVITCH un mode de pensée profondément systémique, mais une systémique du côté de l'humain, pas du côté des abstractions structuralistes, dans la mesure où il localise le paradoxe non dans un contexte de logique formelle dont nous serions prisonniers, mais au cœur même de l'homme, dans les contradictions qui nous déchirent, ces antagonismes sans solution de l'existence. « Le paradoxe, c'est la contradiction professée »[9], ce n'est pas un jeu avec les mots ou leurs classes, c'est la contradiction au cœur même du vivant. Pas de dépassement possible dans une synthèse apaisée. Seulement la tension qui débouche inévitablement sur les notions de liberté (de choix et d'actions) et de responsabilité (pour soi et pour la prise en compte des effets produits sur les autres). Toujours systémicien d'âme, notre ami, dans une remarque très circulaire, nous rappelle que « la pensée devance l'évaluation morale, et réciproquement. »[10], plaçant alors la morale au centre de l'humain :

> « Tout ce qui est humain est donc tôt ou tard, par un côté ou par un autre, sous une forme ou sous une autre, un problème moral. Car la morale est partout compétente, même… et surtout dans les affaires qui ne la regardent pas ; et quand elle n'a pas le premier mot, c'est qu'elle aura le dernier. » [11]

S'éloignant de Shakespeare, il affirme : être ou aimer, telle est la question ! Le paradoxe se tend ainsi entre notre finitude existentielle et l'exigence infinie de l'absolu de l'amour.

L'idée, c'est de voir si la science peut être une panacée dans le domaine moral puisque la science l'a été dans le domaine de la religion, dans la recherche de la vérité dans un certain domaine. Car « La religion, envisagée au point de vue

[9] Vladimir JANKELEVITCH, *Le paradoxe de la morale*, Paris, seuil, 1981, p.111
[10] Ibid., p.9
[11] Ibid., p.4

social, est un phénomène plus complexe que la science »[12]. Pourquoi abordons-nous la morale ? Nous avions précédemment vu dans les fondements universels de la religion et la problématique du crédo que Russell passait au peigne fin les mécanismes qui régissaient la religion, mais s'insurgeait contre le crédo qui était érigé par les théologiens comme système de croyance absolue qui avait pour prétention d'exprimer une vérité éternelle. « Les crédos sont la source intellectuelle du conflit entre la science et la religion, mais l'âpreté de la résistance a été due à leurs liens avec les Églises et les codes moraux »[13]. Pour mieux comprendre le rapport et les subtilités que Russell essaie de mettre en lumière, nous allons expliciter la pensée de l'auteur :

Bertrand Russell affirme dans *Science et religion* « dans la mesure où la religion consiste en un état d'esprit et non en un ensemble de croyances, la science ne peut l'atteindre »[14]. Pour l'auteur, la religion c'est aussi un état d'esprit. La religion est divisée en trois parties : « Chacune des grandes religions historiques présente trois aspects : 1° une Église, 2° un crédo, 3° un code de morale individuelle. L'importance relative de ces trois éléments a beaucoup varié selon l'époque et le lieu. »

Un crédo : en tant que système de croyances, elle pose problème, car elle ne possède pas de méthode permettant d'accéder à la vérité

Une Église : La religion est également un ensemble d'institutions qui exerce une pression sur les individus et exerce un pouvoir. Et en ce sens, la religion pose un problème puisqu'elle est politique, car elle essaie d'imposer des choses aux individus, d'écraser leurs libertés particulières pour imposer une façon de vivre, une façon d'être dans le groupe. Elle va exclure une partie du groupe, elle va les ostraciser, va les bruler comme ce fut le cas de Giordano Bruno quand ils ne sont

[12] Bertrand RUSSELL, *Science et religion*, trad.Phillippe-Roger mantoux, Paris ,Gallimard,1971, P.17
[13] Bertrand RUSSELL, *Science et religion*, trad Phillippe-Roger mantoux, Paris, Gallimard,1971, P.70
[14] Bertrand RUSSELL, *Science et religion*, trad.Phillippe-Roger mantoux Paris, Gallimard,1971, P.33

pas alignés avec les idéaux. Et, donc il y a des guerres de pouvoir à l'intérieur, il y a souvent des problèmes propres à tous les systèmes. En cela, la religion est condamnable pour Russell.

Mais il y a une troisième dimension de la religion qui est intéressante, c'est l'état d'esprit ou le code moral individuel. Il note pour conclure que si la religion comme institution peut souffrir et même disparaître face aux succès de la science, il y a un aspect de la vie religieuse qui lui ne peut en être affecté : c'est « l'état d'esprit religieux ». Par-là, il entend une certaine manière de penser la vie et ses buts. On peut trouver cet état d'esprit chez « les meilleurs parmi les saints et les mystiques »[15]. On pourrait voir ici un parallèle avec la distinction que fait Bergson entre la religion dynamique des mystiques et la religion statique de la masse des croyants. Cet état d'esprit se caractérise par un amour de l'humanité, une foi en l'humanité, ses potentialités et son avenir.

Si comme Karl Marx et Nietzsche, Russell condamne les religions comme illusions et aliénation, il reconnaît néanmoins qu'il y a quelque chose de bon dans cet état d'esprit religieux de l'homme qui pourrait être adopté par un libre-penseur

La religion nous inciterait, nous disposerait, nous influencerait à avoir un code moral, à avoir un comportement moral et ce serait même la spécialité de nous inciter à être des êtres moraux, nous impulserait à faire du bien, à nous donner un état d'esprit, une envie à être des agents qui se soucient de savoir s'ils font du bien ou le mal. Bertrand Russell pense que la religion pose un problème, car elle rend les gens aveugles face au dogme. Mais d'un autre côté, elle les prédispose à faire le bien, à avoir une conscience morale. En ce sens, Russell encourage et reconnaît la valeur de la religion.

[15] Bergson HENRI, *Les deux sources de la religion et de la morale*, Paris, Édition électronique (ePub, PDF) v.: 1,0 : Les Échos du Maquis, avril 2013, p.27

Il semble à ce stade que, dans les rapports entre science, morale et religion la religion soit plus proche de la morale et la science plus proche de la recherche de la vérité factuelle. Le rôle du scientifique serait de s'occuper de la science et celui de la religion serait de dire par exemple qu'il faut faire l'aumône, il faut avoir pitié de son prochain un peu comme Galilée qui affirmait qu'il faut que la science s'occupe de la recherche de la vérité dans le domaine de l'astronomie. La religion, elle, accepte de dire que ce qu'elle disait sur le monde à travers la Bible ou autres c'est des images, ce n'est pas la vérité, mais elle va s'occuper de rendre les hommes meilleurs dans la vie de tous les jours en leur insufflant un code moral et en les aidant aussi à vivre l'existence et le rapport à la mort dans la vie de tous les jours (la séparation des magisters Galilée).

L'auteur va plus loin dans son raisonnement en poussant une réflexion plus subtile, en affirmant que la religion pose tout de même problème en tant que code moral, car la religion a pu servir de prétexte en tant que code moral pour faire le mal.

> « En conséquence, Galilée récita publiquement et à genoux une longue formule rédigée par l'Inquisition, au cours de laquelle il déclarait : « J'abjure, maudis et déteste lesdites erreurs et hérésies… et je jure que je ne dirai ni n'affirmerai jamais plus rien à l'avenir, verbalement ou par écrit, qui peut donner lieu à un tel soupçon à mon égard. »[16]

Les religions donnent des leçons de morale, mais elles ont pratiqué des crimes injustifiables ; la religion qui se disait au premier plan moral, de ce qui était conforme ou proscrit au niveau comme action de la pureté, qui se voulait être un modèle, nourrissait un obscurantisme qui était difficile à défendre moralement. La science ne peut pas dicter des codes moraux, car ce n'est pas son but. Son champ d'action ; ce qu'elle a droit de dire ne s'applique qu'aux propositions vraies ou fausses.

[16] Bertrand RUSSELL, *Science et religion*, Trad. Philippe-Roger Mantoux, Paris, Gallimard, 1971, p.70

Russell nous dit que la religion semble donner un état d'esprit qui pourrait fournir la réflexion, fournir un effort d'être moral. Par contre la science ce n'est pas son champ d'action. Le travail de la science, c'est de trouver des propositions qui soient vraies ou fausses. Cela voudrait dire qu'en morale, il n'y a pas de proposition vraie ou fausse.

La science ne peut pas agir directement en morale, mais elle peut nous permettre d'éviter l'intolérance et le fanatisme. Russell va avoir une position intermédiaire. Pour l'auteur, on ne peut rien dire en morale de façon objective, de manière absolue. On ne peut pas prouver qu'un acte est moralement bon. Il s'agira de trouver un entre-deux. Il affirme sa thèse à cet effet :

> « *Ceux qui soutiennent que la science ne suffit pas, comme nous l'avons vu dans les deux derniers chapitres, font appel que la science n'a rien à dire au sujet des « valeurs » je l'admets ; mais quand on en déduit que la morale contient des vérités qui ne peuvent être ni démontrées ni infirmées par la science je ne suis pas d'accord »*[17]

Exemple : « Tu ne tueras point »[18]. C'est une proposition qui appartient au domaine moral. En science, cette phrase n'appelle pas à une vérité ni à une fausseté. C'est un impératif, ce ne sont que des ordres, des devoirs, des conseils. Ces types d'affirmations ne peuvent être vérifiés, donc ces jugements de valeur traduisent des désirs personnels.

Il faut distinguer plusieurs types d'affirmations : les propositions, ce sont des croyances qui peuvent être vérifiées.

Exemple : 2+2 font 4 ; il pleut. Il y'a du sucre dans mon café : je peux vérifier par mes sens ces affirmations ou propositions.

Par contre, il existe ce qu'on appelle des jugements de valeur, ce sont d'autres types de phrases ou d'affirmations, elles sont invérifiables objectivement

[17] Bertrand RUSSELL, *Science et religion*, Trad. Philippe-Roger Mantoux, Paris, Gallimard, 1971, p.33
[18] exode *20:13*

; elles sont subjectives. Dans le cas par exemple quand on affirme que « Tu ne déroberas point ».[19] Depuis que le concept a été introduit par le philosophe R.H. Hare dans son livre *The Language of Morals* paru en 1952, il a été comparé à l'émotivisme et à l'impératif catégorique de Kant.

Pour illustrer la position prescriptiviste, envisageons la phrase morale « Tuer est mal »[20]. Selon le réalisme moral, une telle phrase affirme qu'il existe une certaine propriété objective de « fausseté » associée à l'acte de tuer. Selon l'émotivisme, une telle phrase exprime simplement une attitude du locuteur ; elle signifie simplement quelque chose comme « Non au meurtre ! ». Mais selon le prescriptivisme, l'affirmation « Tuer est mal » signifie quelque chose de plus que « Ne tue pas ! ». Ce qu'elle exprime n'est pas essentiellement une description ou une émotion, c'est un impératif. Un jugement de valeur peut certes avoir des significations descriptives et émotives, mais ces significations ne constituent pas le sens premier d'un tel jugement.

Hare n'exclut pas que des considérations utilitaires puissent entrer dans ce genre de formulation, mais il exclut que les jugements moraux puissent être déterminés comme tels par un principe d'utilité. Hare pense que l'ensemble de nos propositions éthiques doivent se conformer à la logique.

Et, si les jugements moraux dépendent des individus, comment faire pour savoir si j'ai raison en moral ? Comment faire pour ne pas tomber dans le stéréotype "chacun a raison" ou "la raison est relative" ? Comment je fais pour vivre en société si on peut justifier n'importe quel crime en le généralisant ? Le problème des jugements moraux est que l'on croit à leurs caractères absolu et indépendant de notre personne alors que nous y sommes attachés. Il faut séparer, opérer une démarcation, ceci étant l'activité religieuse sera dans tout ce qui est

[19] Ibid. 20:15
[20] RICHARD Mervyn Hare, *The language of morals*, Oxford paperback,1952, p.39

l'action des choix. Quels choix dois-je faire dans ma vie pour mener une vie bonne qui sera jugée par un être supérieur qui décidera de mon sort ? Pour Russell, la religion pose problème en tant que code moral, car pour lui la religion a pu servir de prétexte pour faire du mal.

La problématique de la morale ici c'est qu'elle prend son point de départ de l'individu subjectivement, mais elle s'exprime par des phrases universelles : il est proscrit de voler, de tuer, il faut toujours donner aux pauvres, tandis que le devoir prend un caractère général universel en tenant en compte l'humanité alors qu'il tient sa source dans les désirs humains. Dès lors, il y a un décalage qui va provoquer des problèmes. On s'interroge sur ce qui est moral. Il y a donc division. L'autre problème, cette généralisation entraine des contradictions, ce qu'une proposition scientifique n'admet pas lorsqu'elle est prouvée. La science vise des effets de faits vérifiables et universalisables alors qu'en moral ce n'est pas le même principe. Alan Francis CHALMERS ne dit pas le contraire lorsqu'il donne cette explication :

> « Peu importe ce qui vient en premier, les faits ou la théorie, la question à traiter est de savoir dans quelle mesure la théorie est confirmée par les faits. L'affirmation la plus forte logiquement dérivée des faits. C'est-à-dire que, compte tenu des faits, la théorie peut être prouvée en conséquence »[21]

Exemple : La théorie de la gravité marche pour toutes les planètes, c'est une théorie qui est universelle. En voulant généraliser en moral, on tombe dans des injustices de cas particulier. Pourquoi vouloir généraliser un choix moral qui a fonctionné dans une situation particulière ? Pour Russell, la science ne permet pas de désigner une valeur morale.

Cependant, il ne faut pas en conclure qu'elle n'a rien à faire dans le domaine moral. Il essaie de montrer que la science a une utilité mais n'est pas dans le fait

[21] Alan Francis CHALMERS, *Qu'est-ce que la science ?*, Paris, Édition électronique (ePub, PDF) v.: 1,0 : Les Échos du Maquis, avril 1999, P.41

de donner des codes moraux, absolus généraux comme elle pourra donner des lois. La science ne va pas découvrir des lois morales même si dans la nature elle trouvait des lois générales d'explication des mécanismes de comment les choses fonctionnent. Elle ne pourra pas refaire le même prodige comme dans la nature. Les principes moraux ne sont pas complètement subjectifs. Ils sont incarnés dans un comportement et une volonté particulière. Mais on ne peut pas défendre l'idée que chacun aurait sa vision de la morale. Cela poserait des problèmes : dire que les principes moraux sont absolument subjectifs pose le problème du relativisme ; tout absolument doit être accepté. D'un autre côté, dire que les valeurs morales sont absolument objectives pose problème. C'est la porte ouverte à l'intolérance dogmatique. L'objectivité peut n'être qu'une apparence pour justifier une domination. Soit on dit que chacun a sa morale et c'est la porte ouverte à n'importe quoi. Soit on dit qu'il y'a une morale objective, mais le risque c'est qu'on n'ait pas les arguments suffisants pour convaincre tout le monde qu'on a trouvé cette morale objective. Pour Russell, il n'est pas possible de trouver une démonstration scientifiquement valide qui justifie d'imposer une morale.

Pour résumer : si on établit que les principes moraux sont entièrement subjectifs, alors on tombe dans un relativisme moral dangereux. Mais si on établit que les principes moraux sont absolument objectifs, alors on tombe dans un dogmatisme dangereux.

Comment la religion nous dispose-t-elle à un comportement moral ? Par la conscience morale d'une part et par la promotion d'une théorie du bien d'autre part. Russell n'est pas convaincu de notre conception classique de la conscience puisqu'il cherche à montrer que la conscience dépend plus d'un conditionnement, c'est-à-dire qu'on a l'habitude de se sentir mal ou bien en ayant fait quelque chose parce qu'au départ on a senti le regard de l'éducateur qui était content ou fâché en fonction de notre attitude. C'est une intériorisation de l'éducation. Car « en réalité,

la conscience est le produit de l'éducation, et peut, chez la plupart des hommes, être dressée à approuver et à désapprouver au gré de l'éducateur. »[22]

Cela n'enlève pas que la religion a un rôle puisque c'est elle qui a historiquement éduquée les enfants à travers des cours de morale, mais pour Russell il ne faut pas oublier qu'elle a une origine, Russell critique l'idée que la conscience serait à l'intérieur de l'être humain dès la naissance et que concrètement nous sommes prédestinés à être une mauvaise personne ou une bonne personne et d'autre part il pense que certes l'idée de la conscience morale va nous libérer de règle extérieure artificielle, mais pas entièrement et de façon satisfaisante; il est critique envers l'idée d'une conscience morale venant de Dieu.

La conscience morale est cette petite voix intérieure qui dit : c'est mal ou c'est bien, qui provoque des remords et c'est ce qu'on appelle « avoir mauvaise conscience ». Elle relève traditionnellement de l'ordre de l'intuition, c'est-à-dire d'un savoir immédiat qui ne passe pas par un apprentissage. C'est l'idée que Russell tente de mettre en lumière en arguant que la conscience morale n'a pas été apprise, car on a été conditionnés dès le début de notre plus jeune âge à nous sentir mal ou bien selon le regard approbateur ou désapprobateur de l'éducateur. Faire reposer la morale sur la conscience pose le problème de la subjectivité des valeurs et le rôle de l'inconscient. Russell va avancer l'idée d'une construction sociale de la conscience morale. Notre éducation façonne et influence inconsciemment cette conscience. Henri Bergson affirme :

« *La vie sociale est ainsi immanente, comme une vague idéale, à l'instinct comme à l'intelligence ; cet idéal trouve sa réalisation la plus complète dans la ruche ou la fourmilière d'une part, dans les sociétés humaines de l'autre.* »[23]

[22] Bertrand RUSSELL, *Science et religion*, Trad. Philippe-Roger Mantoux, Paris, Gallimard, 1971, p.434

S'il est donc juste de vouloir libérer la morale des règles extérieures, on ne peut guère y parvenir d'une façon satisfaisante à l'aide de la notion de « conscience ». Les règles morales sont justifiées si elles favorisent l'existence de ce qui est bon en soi, mais non dans le cas contraire. L'interdiction du meurtre, dans l'immense majorité des cas, peut être justifiée par ses effets, mais l'habitude de bruler les veuves sur le bucher de leur mari ne peut pas l'être. La première de ces règles doit donc être conservée, mais non la seconde. Toutefois, même les meilleures règles morales ont toujours quelques exceptions, puisqu'aucune catégorie d'actions n'a toujours de mauvais résultats. Un acte peut donc être moralement louable à trois points de vue différents : 1° il peut être conforme au code moral reçu ; 2° il peut être sincèrement destiné à avoir de bons effets ; 3° il peut, en fait, avoir de bons effets. Toutefois, ce dernier point de vue est généralement considéré comme inadmissible en morale. Selon la théologie orthodoxe, la trahison de Judas a eu de bons effets, puisqu'elle était nécessaire à la Rédemption ; mais elle n'était pas louable pour autant.

1-3- BERTRAND RUSSELL ET LA DÉMYSTIFICATION DES RELIGIONS

1-3-1- LA QUESTION DE LA VÉRITÉ CHEZ RUSSELL ET L'ÉGLISE CATHOLIQUE ET LA PENSÉE MÉDIÉVALE

Il s'agit ici dans un premier temps de montrer comment Russell conçoit la notion de vérité et dans un second temps de mettre en lumière certaines dérives commises par l'Église catholique à l'ère médiévale

Russell expose la distinction centrale de l'œuvre censée marquée l'opposition entre science et religion, cette distinction va être sur l'attitude face à la recherche de la vérité. Si la science et la religion sont deux discours sur le monde, que se passe-t-il lorsqu'il y a désaccord ? Russell va montrer que leur

désaccord est non seulement dans le contenu du discours, mais également dans la méthode de formulation, la méthode d'accès à la vérité.

Le désaccord est dans la façon de concevoir le monde et la façon d'énoncer les discours sur le monde parce qu'elles n'ont pas la même définition de la vérité et la même méthode d'accès à la vérité. Russell note donc que la religion et la science ont deux conceptions radicalement différentes de la vérité. Il souligne maints aspects que peut prendre la vérité dépendamment de la discipline qui l'affirme. Ainsi, contrairement à la vérité immuable de la religion, la vérité scientifique a un caractère provisoire.

Cependant, et en décrivant tout au long de ce texte le souci et le succès de la science à épouser le changement dans ses théories, Russell dénonce un scientisme ou la croyance en une vérité scientifique absolue chez les pionniers de la science. Ce qui nous incite à poser les questions suivantes : quelles sont les caractéristiques de la vérité scientifique ? Comment établir la séparation entre la vérité scientifique et le dogmatisme scientifique ? Nous allons essayer de répondre en étudiant d'une part, la différence entre les deux vérités et d'autre part, la spécificité de la vérité technique.

- **Différence entre vérité religieuse et vérité scientifique :**

L'auteur commence son texte en dressant une comparaison entre « le crédo religieux » et « la théorie scientifique » et montre la divergence de perspective concernant leurs vérités respectives.

Pour la religion, la vérité est donc une, entière et absolue (éternelle). Ce qui est établi comme vrai ne peut faire l'objet du moindre doute et de la moindre révision, car ce serait remettre en question l'autorité de Dieu et de l'Église. Elle est l'objet d'une foi inconditionnelle en l'autorité. La religion est donc un ensemble de croyances et de pratiques de culte qui aspirent au divin dans une relation affective et dans l'expérience du sacré. Il en résulte que la vérité religieuse

est atteinte par l'affect ; « c'est une vérité du cœur et non de la raison »[23] comme le disait Pascal (malgré les tentatives de plusieurs philosophes et penseurs de rapprocher la foi de la raison). Par ailleurs, la vérité établie par la religion est de l'ordre du dogme, indiscutable et irréfutable, et dans les religions monothéistes de l'ordre de la révélation, sacrée et éternelle ; une telle vérité est alors immuable, éternelle et échappe à toute saisie rationnelle (ex : le sacré, le divin, les miracles…). En d'autres termes, la vérité religieuse trouve sa source dans l'expérience du sacré, de l'inexprimable, de l'indéfinissable, de l'incompréhensible rationnellement. Là où il y a une absence de connaissance, il y a une croyance. Par conséquent, elle acquiert une immuabilité et une éternité caractéristiques de toute religion. D'où la force de la religion et sa durabilité à travers les siècles et les millénaires. C'est ce qui donne à la religion cet aspect dogmatique.

Pour la science, la vérité est provisoire. Elle sait par expérience que des théories admises comme vraies se sont avérées fausses ou a corrigé avec le perfectionnement de la connaissance et des observations ; elle est aussi consciente des limites des preuves. Par contre, la science qui se fonde sur l'observation polémique, l'hypothèse et l'expérimentation (qui confirme ou infirme l'hypothèse) est une discipline rationnelle qui tend vers la connaissance du réel, des choses de la nature en aspirant à l'universalité dans ses théories même si celles-ci ne sont valides que provisoirement. La vérité scientifique est subordonnée aux avancées techniques qui rendent ses théories plus précises. Essentiellement empirique et pratique, la vérité de la science change avec le progrès technique et culturel. Le rapport entre la religion et la science est celui du

[23] Blaise PASCAL, *Pensées*, Paris, VRIN, 1996, p.195

« pathos »[24] au « logos »[25] : nécessairement conflictuel, mais pas toujours contradictoire.

L'auteur poursuit son idée et explique à la deuxième et à la troisième phrase que la science fait son progrès par évolution en se basant sur les anciennes théories pour les faire évoluer, et par révolution, quand « la science évoluée » les réfute, tout comme la médecine actuelle confirme parfois certaines idées de la médecine alternative ou primitive et les infirme parfois. Russell note cependant qu'avec « une science évoluée »[26], les évolutions que subissent les théories sont plus des ajustements, des modifications que des révolutions. On peut donc garder de « vieilles théories » pour des « approximations grossières » et pour des « observations plus minutieuses » en adopter d'autres. On peut noter ici que le critère de vérité est donc ici l'observation (Russell est déductiviste : la connaissance va du particulier observé au général), il se méfie de la méthode hypothético-déductive qui prétend à partir d'une théorie générale expliquer le particulier, car les arguments des théologiens reposent sur l'autorité de la Bible qui ne peut être maintenue intacte que si l'on accepte la Bible dans son entier. « La vérité doit être recherchée dans la Bible »[27]. Si la Bible parait dire que la terre est immobile, nous devons nous cramponner à cette assertion en dépit des arguments de Galilée : « l'expérience a montré qu'il est dangereux de partir de principes généraux et de procéder par déduction, d'abord parce que les principes peuvent être faux, ensuite parce que le raisonnement basé sur ces principes peut être erroné »[28]. La science part, non d'hypothèses générales, mais de faits particuliers, découverts par observation ou par expérimentation. À partir d'un certain nombre de ces faits, on parvient à une règle générale, dont, si elle est vraie,

[24] Pathos : chaleur emphase affectée confuse et vaine dans un discours, dans un ouvrage littéraire
[25] Logos : (*Philosophie platonicienne*) Dieu considéré comme la raison du monde, comme contenant en soi les idées éternelles, archétypes de toutes choses
[26] Bertrand RUSSELL, *Science et religion*, Trad. Philippe-Roger Mantoux, Paris, Gallimard, 1971, p.17
[27] Ibid., p.75
[28] Ibid., p.15

les faits en question sont des cas particuliers. Cette règle n'est pas positivement affirmée, mais acceptée pour commencer comme hypothèse de travail. « Le dynamisme de la science dans la critique et la réfutation est un critère de scientificité [29]» selon Popper qui éloigne la science de tout dogmatisme.

La vérité scientifique est donc en changement continu. Il est important de souligner la divergence entre la vérité religieuse immuable fondée sur la croyance et la vérité scientifique objective, rationnelle, qui se veut universelle, mais qui demeure toujours provisoire. Or, l'attitude scientifique peut devenir une croyance. La spécificité de la vérité technique : Dans la seconde partie du texte, Russell établit l'équation suivante : la science moderne s'oriente vers une « vérité technique ». Nous allons définir ces deux termes séparément, puis ensemble pour saisir l'enjeu de cette expression. La vérité est l'adéquation du discours à la chose qui existe[32]. La vérité est le propre du jugement puisque la chose est ce qu'elle est. La vérité requiert donc à chaque fois un ajustement de la perspective linguistique et ici, scientifique, à cette chose qui existe. C'est ce qui donne, par transitivité, la définition de la vérité comme dévoilement. En d'autres termes, la vérité se dévoilera progressivement, dépendamment du progrès technique. De son côté, la technique est la fabrication d'outils pour le bien-être de l'homme. Or, depuis que la science s'est jointe à la technique, la technologie est devenue indispensable au progrès scientifique. La science est la connaissance des choses de la nature qui devient plus précise avec le progrès technologique.

Alors, la vérité scientifique est une vérité technique dans le sens où elle est une vérité pratique, prévisible, inventive et surtout utile. En d'autres termes, une théorie scientifique doit nécessairement être pratique et utile afin d'être considérée comme vraie et le contraire fait de la théorie une spéculation. Le souci utilitariste

[29] Karl POPPER, *Conjectures et réfutations : la croissance du savoir scientifique*, Paris, Payot, 1985, p.69
Laurence HANSEN-LOVE, *La philosophie de A à Z*, Paris, Hatier, 2011, p.136

de la science est lié à un souci socio-économique faisant des disciplines scientifiques et techniques des disciplines en perpétuel développement et expansion.

On peut aussi noter que Russell ajoute à ce critère, un critère pratique, pragmatique, proche de celui de William James[30] puisqu'il parle de « vérité technique ». Une théorie n'est pas vraie de manière absolue sans lien avec quoi que ce soit, elle est vraie par rapport aux « inventions utiles » (techniques) qu'elle permet et aux « prévisions exactes » qu'elle permet pour agir efficacement. Même si pour Russell, une théorie n'est pas seulement vraie par ses effets positifs pour l'action, elle dépend aussi des causes qui ont amené à cette théorie et en particulier une observation attentive, cela amène à une conception de la science plus modeste : la « connaissance » cesse d'être un miroir mental de l'univers (vérité, correspondance pensée sur le modèle de la copie fidèle) pour devenir un simple instrument à manipuler la matière (vérité pragmatique : peu importe si la théorie est la théorie, le tout est qu'elle fonctionne, se vérifie dans l'action).

Mais ces implications de la méthode scientifique n'apparaissaient pas aux pionniers de la science : ceux-ci, tout en utilisant une méthode nouvelle pour rechercher la vérité, continuaient à se faire de la vérité elle-même une idée aussi absolue que leurs adversaires théologiens. Là, il intègre une nuance. Les scientifiques eux-mêmes, tout comme les théologiens s'imaginent chercher l'absolu. Ils n'ont pas forcement l'idée qu'ils doivent chercher un degré de vérité, un degré d'approximation. Là, il y a clairement une distinction entre une vérité qui est passagère, approximative et une vérité qui est absolue gravée dans le marbre. C'est-à-dire qu'en science, rechercher la vérité absolue c'est assez réducteur pour ne pas être dans une impasse et tomber dans le piège de l'absolu qui est un piège totalitaire.

[30] William JAMES, *Le pragmatisme*, Paris, GF, Flammarion, 1907, p.57

Russell va en effet souligner que cette conception de la science et de la vérité scientifique est moderne ; les « pionniers de la science » ayant en réalité la même conception de la vérité et de son fondement (l'autorité) que la religion, au départ. La science avait le même but que la religion parvenir à une vérité absolue, mais avec une méthode différente, nouvelle. Nietzsche qui affirme que « la science moderne n'a pas changé : elle pose la vérité comme un idéal, mais limitée par le même fondement l'autorité »[31].

Russell souligne en effet que la différence entre science moderne et science médiévale concerne fondamentalement l'origine, le fondement de la vérité : autorité (connaissance par ouï-dire) ou observation (connaissance par soi-même, objective que tout le monde peut faire).[32] « La science médiévale est une science fondée sur l'autorité, Aristote a longtemps fait l'objet d'une vénération et d'une parole intouchable »[33]. La vérité n'est pas ici dans l'observation des faits (de la nature), une théorie est vraie lorsqu'elle est compatible avec « les textes religieux » et/ou avec l'autorisation des personnes qui sont hiérarchiquement au-dessus puisque dans certaines religions l'interprétation est réserve à l'Élite des théologiens. Russell s'attaque non seulement au dogmatisme religieux, mais aussi des scientifiques.

La méthode scientifique rejette l'argument d'autorité[34] : l'argument d'autorité : Fondement d'un raisonnement sur la personnalité de la référence à laquelle va s'opposer Galilée avec son principe d'inertie qui fait pourtant de l'expérience le fondement même de la connaissance (ce qui explique que la diversité des phénomènes observés – ex. le mouvement- ne le conduisent pas à des lois générales et à le conduisent à des erreurs ; le gland tombe plus vite à cause

[31] NIETZSCHE, *Le gai savoir*, Paris, GF Flammarion, 2020, p.99
[32] Op.cit. p.6
[33] Ibid., p.6
[34] RUSSELL Bertrand, *La méthode scientifique en philosophie*, Paris, Payot, 2018, p.169

de sa masse que la feuille de chêne). Cette autorité n'empêche pas les observations, mais limite les conclusions, les hypothèses (risque d'hérésie dont Galilée va être accusé!) et fait que finalement, on ne part pas de ce qui est observé pour en induire une théorie, mais on part de la théorie d'Aristote pour en déduire ce que l'on observe. La science moderne, elle est fondée sur l'observation, sur les faits et rejette l'argument d'autorité. On pourrait objecter ici à Russell que ce qu'oppose la science, ce n'est pas l'autorité et l'observation, mais l'autorité et la raison. Russell affirme par ces dernières lignes la force de l'affect dans la quête de la vérité. Ils ont une foi aussi puissante que celle d'un croyant en son dieu. Le danger culmine dans la possibilité de cette croyance à se transformer en un dogmatisme scientifique.

Pour récapituler, nous pouvons dire que dans l'apparence, la vérité religieuse et la vérité scientifique appartiennent chacune à un monde différent et complètement opposé. Certes, cette différence se retrouve dans les méthodes appliquées et dans la finalité : la science veut la connaissance de la nature et la religion veut un sens à la vie. Cependant, dans le fond, la science risque si elle ne renonce pas à la recherche de l'absolu de tomber dans le dogmatisme religieux.

En tout cas, par l'observation et les faits, la science a eu des « succès » (amélioration des conditions de vie, confort et luxe, 8 qui ont obligé la religion à trouver une stratégie face à cette perte du monopole de la vérité et à cette nouvelle conception de la vérité. Les hommes de science vont défendre la thèse héliocentrique en théorie scientifique qui place le soleil au centre du système de planètes entourant la terre. Les théologiens vont brandir la thèse créationniste selon laquelle la terre par extension l'univers a été créé par un être supérieur c'est-à-dire Dieu. Russell va aborder de façon synthétique les dérives commises par l'Église catholique au moyen Âge époque à laquelle la pensée unique dominait les

discours .il va opposer dans un premier temps la théorie de l'héliocentrisme de Galilée et du géocentrisme défendue mordicus par l'Église catholique.

L'Église catholique et la pensée médiévale selon Bertrand Russell, il décrit comment la religion a tout d'abord fait obstacle au développement de la science. Il présente ainsi la controverse astronomique sur le centre du système solaire comme leur premier conflit. Défenseur du système copernicien (mouvement de la Terre autour du soleil), Galilée a été condamné par les autorités religieuses pour avoir mis à mal, avec ses théories, l'idée biblique selon laquelle l'homme est la plus importante des créatures. Ainsi, l'anthropologie de la Genèse a été longtemps protégée par la mise à l'index des sciences naturelles qui la remettaient en cause. Pour Bertrand Russell, c'est la théorie de l'évolution de Darwin qui a porté à la théologie le coup le plus effroyable en affirmant notamment que l'homme descendait d'animaux inférieurs. Ce conflit majeur témoigne du fait que les découvertes scientifiques ont fini par faire reculer la religion – cela pour le bénéfice de l'humanité. Par exemple, la médecine n'a pu se développer qu'aux dépens des croyances aux démons, au diable et aux sorcières de l'Europe chrétienne.

> « […] là où des questions pratiques étaient en jeu, écrit Bertrand Russell, comme pour la sorcellerie et la médecine, la science a prôné la diminution des souffrances, tandis que la théologie a encouragé la sauvagerie naturelle de l'homme. La diffusion de la mentalité scientifique, par opposition à la mentalité théologique, a incontestablement amélioré jusqu'ici la condition humaine »[35]

L'histoire du passage du géocentrisme à l'héliocentrisme. Ça signifie avant des savants comme Copernic, Antisthène, avant Galilée, bien avant newton la théorie admise comme étant officielle est que la terre est au centre de l'univers pourquoi : parce que Dieu a fait l'être humain à son image, Dieu a fait le centre de sa création l'être humain donc il doit être au centre de l'univers et également

[35] Bertrand RUSSELL, *Science et religion*, Trad. Philippe-Roger Mantoux, Paris, Gallimard, 1971, p.78

quand je regarde à travers ma fenêtre je vois que le soleil se lève et se couche donc ça veut dire qu'il tourne autour de la terre, sans avoir fait de religion l'expérience humaine de base nous montre à tort de manière illusoire que le soleil se lève et qu'il se couche ce qui est totalement faux. Nous on tourne par contre. Donc, le géocentrisme : c'est l'idée que géo : la terre était au centre faisait obstacle à une vision héliocentrique hélio : le soleil ; centrique : le soleil au centre qui permettait de meilleurs calculs. C'est l'idée qu'on est passé d'un modèle à un autre, mais avec du mal parce que l'église n'acceptait pas qu'on change de théorie parce que ça allait à l'encontre de la bible, et à l'encontre de la théorie admise qui était celle d'Aristote et l'Église catholique soutenait la théorie d'Aristote.

> « Pour les scolastiques la bible, les dogmes de la foi chrétienne presque au même degré les théories d'Aristote étaient indiscutables. La pensée originale et même l'étude des faits ne devaient pas franchir les limites fixées par ces frontières immuables de l'audace intellectuelle, les antipodes sont-ils habités ? La planète Jupiter a-t-elle des satellites ? Les corps tombent-ils à une vitesse proportionnelle à leur masse ? Ces problèmes devaient être résolus non par l'observation, mais par déduction à partir d'Aristote ou les écritures. »[36].

> « Le conflit entre la théologie et la science a été en même temps un conflit entre l'autorité et l'observation. Les hommes de science ne voulaient pas qu'on crût à une proposition parce que telle autorité importante avait affirmé qu'elle était vraie ». [37]

Un scientifique tel que Giordano Bruno, qui après avoir passé sept ans dans les prisons de l'inquisition, fut brulé vif en 1600 pour avoir défendu l'idée que la terre ne serait pas figée, ils ont brulé des livres (autodafés) ils ont emprisonné des Scientifiques tels que Galilée, qui grâce à sa lunette télescopique améliorée, s'est présentés en défenseur des théories de Nicolas Copernic et de son héliocentrisme.

[36] Ibid., p.20
[37] Ibid., p.21

En raison de ses thèses, Galilée a été condamné par l'Église et le pape VIII. En 1633, au terme d'un procès, il est contraint à renoncer à ses écrits et à rester jusqu'à la fin de sa vie en résidence surveillée.

> *« Arrivé à Rome, il fut jeté dans les prisons de l'Inquisition, et menacé de la torture s'il ne se rétractait pas. L'Inquisition, « invoquant le très saint nom de Notre Seigneur Jésus-Christ et de Sa très glorieuse Vierge mère Marie », décréta que Galilée n'encourrait pas les peines prévues pour l'hérésie, « pourvu qu'avec un cœur sincère et une foi non feinte, en notre présence, tu abjures, maudisses et détestes lesdites erreurs et hérésies »*[38].

> *« Néanmoins, en dépit de la rétractation et du repentir, « Nous te condamnons à la prison formelle de ce Saint Office pour une période déterminable à notre plaisir ; et, en guise de pénitence salutaire ,nous t'ordonnons de réciter une fois par semaine, pendant les trois années à venir, les sept psaumes de pénitence ».*[39]

c'était très embêtant, il y'a eu un gros conflit qui complexifiait les calculs en astronomie avec le géocentrisme sauf que les scientifiques étaient divisés entre eux puisque y'en avaient qui étaient persuadés que c'était Aristote qui avait raison et ils n'étaient pas dans une démarche complètement scientifique , c'est ça qui fait le sujet de cet ouvrage , le problème ce n'était pas que la religion , le problème c'était aussi les scientifiques qui ne faisait pas de la vraie science , le but du livre de Russell c'est de monter qu'il y'a une méthode en science et quand on n'y obéit

[38] Ibid., p.69 .
[39] Ibid., p.70

pas , on ne fait pas de la science ce n'est pas parce qu'on est scientifique qu'on fait de la vraie science c'est parce qu'on suit une méthode scientifique

Les obstacles au développement de la médecine. Pourquoi on n'arrivait pas développer la médecine ? Non seulement on n'avait pas les outils techniques qu'il

Fallait, mais aussi on ne pouvait pas intervenir sur les corps humains ;intervenir dans le sens : ouvrir, faire de la dissection de cadavres dans les morgues, on n'avait pas le droit à cause de la religion ce qui posait des problèmes, car sans pouvoir observer l'intérieur du corps on ne pouvait pas agir sur ces mécanismes , on ne pouvait pas non plus intervenir dans des corps vivants en les donnant des médicaments, il montre par exemple quand on a découvert les anesthésiants contre la douleur , un chercheur qui a montré qu'ils y avaient des anesthésiants qui permettaient aux femmes enceintes d'accoucher en ayant beaucoup moins mal et l'Église qui s'y oppose, car dans la bible sainte Écriture il est mentionné '' tu enfanteras dans la douleur'' (il y avait un climat d'ignorance criard , de superstition et de dogmatisme qui ne dit pas son nom). Donc, on refuse de donner ce répit aux femmes enceintes sous prétexte de certaines écritures dans un livre. Russell s'insurge contre ce genre d'obstacle à la médecine.

Dans le chapitre démonologie et médecine[40] il y a démonologie parce qu'on pensait que la maladie, le mal venait du démon et qu'il ne fallait surtout pas y toucher, on pensait que c'était soit l'œuvre de Dieu et il n'y fallait pas aller à l'encontre de son œuvre soit c'était l'œuvre du démon et qu'il n'y fallait pas toucher sinon le démon venait en nous (et ceux qui avait la malchance de guérir

[40] Ibid., p.156

Ces maux parfois on les prenait pour suppôts de Satan, des sorcières et là c'était le bucher pour les sorcières ou la pendaison) il régnait un climat de superstition qui ne dit pas son nom à cette époque.

1-3-2- LIBERTÉ, DÉTERMINISME ET MÉTAPHYSIQUE

Russell va établir les rapports entre liberté et déterminisme en vue d'en comprendre les ramifications et les mécanismes pour ensuite donner sa thèse.

Le déterminisme, c'est l'idée selon laquelle tous les évènements sont explicables selon des causes, c'est la base des sciences. L'ensemble des choses qui existent est relié par une chaine de causes à effet. Moi je suis la cause de l'effet de procréation de mes parents, eux-mêmes dépendent d'une cause, etc. L'arbre qui est dans la cour a été causé par une graine qui elle-même avait un code génétique qui lui a permis de se développer.

La liberté : c'est la faculté d'agir comme bon nous semble en bien ou en mal dans telle ou telle situation donnée, ou encore le pouvoir de se déterminer indépendamment de toute contrainte extérieure ou intérieure.[41] Croire en la liberté humaine, c'est postuler l'existence du libre arbitre ? Sartre exprime cette idée dans cette formule apparemment paradoxale : « Condamné à être libre ; mais je ne puis jamais cesser d'être libre, même dans les passions j'affirme ma liberté par le seul fait que j'existe ». « Autrement dit, il n'y a pas de déterminisme, l'homme est libre, l'homme est liberté. »[42]

Nous sommes invités à nous questionner sur le motif qu'a l'homme de croire en sa liberté. Couramment définie comme l'état d'une personne qui n'est pas sous la contrainte ou sous la dépendance de quelque chose ou de quelqu'un et comme un pouvoir d'autodétermination, la liberté pose cependant un problème :

[41] Laurence Hansen-Love, *La philosophie de A à Z*, Hatier, Paris, 2011, p.265
[42] J.P. SARTRE, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Gallimard, 1996, p.39
Ibid., p.246

l'homme est-il libre d'agir par lui-même ou est-il déterminé ? L'homme peut penser alors qu'il est doté d'un libre arbitre, une capacité de choisir grâce à l'entendement et la volonté. Mais celui-ci peut aussi croire que son comportement humain est déterminé, tout ce qu'il fait se produit par nécessité. Quels sont alors les motifs adoptés par l'homme pour croire en sa liberté de volonté ? C'est à cette question que répond le texte de Bertrand Russell. Il y défend l'idée que l'homme n'a aucun motif de croire à l'existence du déterminisme ou du libre arbitre. Ainsi, « la vraie liberté, par opposition au simple caprice, était identifiée à l'obéissance à la loi morale »[43]. Russell, dès la première phrase, admet qu'il existe des polémiques concernant le déterminisme et le libre arbitre.

En effet, l'homme est un sujet, un être caractérisé par la conscience et la liberté. Cependant, en tant que « sujet », est-il toujours libre de lui-même ?
L'homme est un être subjectif, qui dispose d'une conscience. Celle-ci exprime la possibilité pour l'homme de penser de produire des idées, de les comparer, les remettre en question, et ainsi réfléchir. Mais lorsque l'on parle de les effectuer, l'homme est-il libre de choisir ? Et ses propres choix sont-ils le fruit de sa conscience réfléchie ou simplement le fruit d'une nécessité qui les domine ? C'est alors qu'ici, les opinions de certains hommes s'opposent. On distingue les croyances sur le déterminisme et les croyances sur le libre arbitre. Par exemple, lorsque je bois, certains pensent que je bois parce que j'ai envie de boire ou parce que j'ai soif, dans tous les cas je bois parce que j'ai choisi de boire, même s'il n'y a aucune réelle raison valable. Notre libre arbitre joue donc un rôle.

Cependant, certains pensent que si je bois c'est parce que j'ai soif et que donc je dois boire pour atténuer ma soif, j'ai donc choisi de réaliser l'action, mais je n'ai pas choisi de vouloir boire. J'ai bu, car cela m'était nécessaire. Mon acte était donc déterminé. Mais pourquoi les hommes parlent-ils de choses déterminées,

[43] Ibid., p.282

nécessaires ou de choses contingentes ? Leurs convictions sur la liberté se fondent-elles sur des passions ? Quels sont alors les désirs qui dominent leur esprit ? « La science a été acceptée parce qu'elle donnait la puissance »[44]. L'auteur utilise par la suite un second argument : le déterminisme donne un sentiment de sécurité. L'exemple de Russell se porte sur les maladies et les tempêtes. À l'époque, on pouvait croire que les fortes croyances sur les dieux incitaient les hommes à penser que lorsqu'ils faisaient quelque chose de négatif, de mal, une « malédiction » s'abattait sur eux (sous forme de maladie ou de tempêtes). Ainsi les malades n'étaient pas soignés, mais bannis, laissés de côté ou tués et les tempêtes étaient perçues comme une colère des dieux. Pourtant, après l'apparition de la doctrine du déterminisme, les hommes sont plus aptes à penser qu'une maladie est provoquée à cause d'une bactérie ou d'un virus, et que les tempêtes résultent des saisons ou du changement de direction de vent. Ainsi le déterminisme permet aux hommes de pressentir l'avenir et d'éviter des choses déplaisantes. Mais constater la succession de certains phénomènes ne nous permet pas de déduire que tout est déterminé. Et même si c'était le cas, on pourrait croire que le déterminisme entraîne un esprit de confort et de de puissance, pourtant est-ce que cela convient vraiment aux hommes ?

Russell décrit ensuite ce que les hommes éprouvent lorsqu'ils réalisent qu'eux-mêmes (la race humaine) ont été créés d'une façon qu'ils ne peuvent pas modifier, puisque des lois les ont déterminés ainsi. Ils se sentent faibles et banals. Ils comprennent alors qu'ils ne pourront jamais changer leur personnalité, car ils ne peuvent pas défier cette cause extérieure, la Nature, qui les a formés.

L'auteur utilise le terme « esclaves de circonstances » pour décrire les conditions de l'homme. Celui-ci pense alors que sa vie est un ensemble de buts déterminés qu'il a à accomplir. Ainsi le déterminisme n'accepte pas d'espace de

[44] Ibid., p.284

liberté (la thèse déterministe, c'est que tout est soumis à des lois physicochimiques, biologiques, etc.) donc relié par des causes à effet. « Nous avons déjà parlé de l'histoire du déterminisme et du libre arbitre »[45]. Le passé cause le présent, le moment présent est explicable par des phénomènes et des évènements passés, il n'y a aucune place possible pour la liberté. Est-ce que c'est moi qui décide de boire de l'eau quand j'ai soif ou je suis poussé par une chaine de causalité à la fois biologique et sociale : biologique parce que l'eau est un liquide vital pour l'homme et dont un besoin nécessaire à sa survie et social, car j'ai toujours observé dans mon entourage les gens s'hydrater en buvant de l'eau. C'est peut-être mécanique C'est un ensemble de causes économique, sociale, génétique, biologique. Tout ce qui existe, existe parce qu'il y a une cause, la vie sur terre existe, car il y'a une cause. Tout est relié par des chaines de causes à effet. Mes ancêtres ont été causés par d'autres ancêtres, ainsi de suite jusqu'à la première cellule ça c'est le déterministe il n'y a pas de science sans cette chaine. Tout ce qui existe dans la nature est lié par une chaine de cause à effet. Et, le scientifique va essayer de trouver des chaines qu'on n'avait pas vues avant pour pouvoir expliquer pourquoi il existe de cette manière et pouvoir prédire comment sera l'état du monde plus tard.

La science est donc ici en opposition avec une des propositions de nombreux dogmes de nombreuses religions : Le libre arbitre, de nombreuses religions et de nombreux individus qui ne sont pas forcément religieux pensent qu'il existe un libre arbitre c'est-à-dire, un agent, un individu capable de choisir par lui-même sans être influencé. Pour la religion, chaque individu à la liberté de choisir entre le bien et le mal et c'est ce qui permettra à Dieu de les juger[46]. C'est

[45] Ibid., p.86
[46] Ibid., p.444

pour ça, les religions dans leur grande majorité introduisent l'idée du libre arbitre pourquoi, parce que sans le libre arbitre, il n'existe pas de possibilité de juger les individus et on ne peut pas faire la distinction entre ceux qui suivent les règles de

Dieu et ceux qui ne les suivent pas. Donc il y a un jugement de Dieu dans le purgatoire, une fois que vous êtes mort selon le choix que vous avez fait.[47]

Russell commence par montrer que les partisans du libre arbitre sont « inconséquents », c'est-à-dire que leur façon de penser n'est pas conforme à leur façon d'agir ou alors même ils ont deux façons de penser contradictoire sans le savoir. Ils pensent à la fois qu'il y a le déterminisme et à la fois qu'il y a le libre arbitre, ce qui est complètement inconciliable.

> « Les gens qui croient au libre arbitre croient toujours en même temps, dans un autre compartiment de leur esprit, que les actes de volonté ont des causes. Ils pensent par exemple que la vertu peut être inculquée par une bonne éducation, et que l'instruction religieuse est très utile à la morale. Ils pensent que les sermons font du bien, et que les exhortations morales peuvent être salutaires. Or il est évident que, si les actes de volonté vertueux n'ont pas de causes, nous ne pouvons absolument rien faire pour les encourager. Dans la mesure où un homme croit qu'il est en son pouvoir, ou au pouvoir de quiconque, d'encourager un comportement souhaitable chez les autres, il croit à la motivation psychologique et non au libre arbitre. En pratique, tous nos rapports mutuels reposent sur l'hypothèse que les actions humaines résultent de circonstances antérieures. »[48]

➢ MÉTAPHYSIQUE

Méta : au-delà ; et physique : ce qui est perceptible par les sens, ce qui est mesurable mathématiquement. Donc au-delà du monde sensible. Elle désigne donc la recherche de ce que sont les choses en soi, c'est-à-dire indépendamment de leurs manifestations, indépendamment de comment je vois les choses, comment les choses m'apparaissent ou apparaissent à mes sens, concrètement

[47] Ibid., p.445
[48] Bertrand RUSSELL, *Science et religion*, Trad. Philippe-Roger Mantoux, Paris, Gallimard, 1971, p 310-311

indépendamment de la personne que je renvoie, comment elles changent. Un tel domaine est incompatible avec la méthode scientifique telle qu'on la connait. Puisque la métaphysique est suprasensible, c'est-à-dire au-delà du monde sensible, c'est-à-dire qu'on ne peut pas en faire d'expérimentation car par définition, l'expérimentation c'est faire des manipulations sur la matière sensible. Donc il y aurait une différence qui opère dans le champ, au-delà du monde sensible : l'âme, Dieu, les choses en soi et l'essence des choses aussi, c'est-à-dire ce qui fait qu'une chose est de manière éternelle, la définition éternelle du triangle, la définition éternelle de la justice, etc. Donc, dans le domaine métaphysique, il n'est donc pas possible de prouver à la manière de la méthode expérimentale ou démonstrative, on ne peut pas avoir de preuve, on ne peut être que dans la croyance. Par exemple : est-ce que Dieu existe ou non ? C'est une question métaphysique. On n'a pas de preuve qu'il existe ou n'existe pas. C'est juste qu'il n'y a pas de preuves. Soit vous y croyez, soit vous n'y croyez pas. Russell est profondément antimétaphysique. Selon lui, on ne peut pas trouver de preuves selon la méthode scientifique et donc ça ne sert à rien d'en parler. On fait des spéculations dans le vide. C'est pour ça que la religion se base non pas sur des preuves expérimentales et des textes censés être une révélation divine (les preuves en religion, c'est Dieu a parlé, nous a inspiré et nous avons mis par écrit ces paroles). « Un des objets de spéculation de la métaphysique est Dieu »[49]. La métaphysique et la théologie se rejoignent pour répondre à la question de l'être de Dieu, de Son existence, de la façon qu'Il a d'exister (est-ce que s'Il existe, Il existe depuis toujours ? Est-ce qu'Il est parfait ? Est-ce qu'Il est éternel ? Est-ce qu'Il est tout puissant ? Est-ce qu'Il est omniscient ? etc.)

Afin de montrer l'incompatibilité de ces questions avec la méthode scientifique, Russell a écrit un article *: Est-ce qu'il existe un Dieu* où il développe

[49] Ibid., p.222

l'exemple d'une idée qui est devenue célèbre d'une théière céleste. C'est cet exemple : dans le système solaire, il existerait une théière en orbite (exemple moqueur, satirique et ironique. En fait, il démonte l'idée qu'il y aurait des preuves de l'existence d'un Dieu).

> *« Si je suggérais qu'entre la Terre et Mars se trouve une théière de porcelaine en Orbite elliptique autour du Soleil, personne ne serait capable de prouver le contraire pour peu que j'aie pris la précaution de préciser que la théière est trop petite pour être détectée par nos plus puissants télescopes. Mais si j'affirmais que, comme ma proposition ne peut être réfutée, il n'est pas tolérable pour la raison humaine d'en douter, on me considérerait aussitôt comme un illuminé (fou). Cependant, si l'existence de cette théière était décrite dans des livres anciens, enseignée comme une vérité sacrée tous les dimanches et inculquée aux enfants à l'école, alors toute hésitation à croire en son existence deviendrait un signe d'excentricité et vaudrait au sceptique les soins d'un psychiatre à une époque éclairée, ou de l'Inquisiteur en des temps plus anciens. »*[50]

C'est-à-dire si l'existence de la sainte théière[51] était écrite dans les livres anciens enseignés depuis toujours aux enfants à l'école, à la messe,…quelqu'un qui douterait de l'existence de la sainte théière serait pris pour un fou, il devrait alors consulter ou alors mis au bucher. Pour Russell, la seule différence de certitude de l'existence d'un Dieu, c'est que l'un a été écrit dans un livre enseigné depuis des années, des générations et l'autre non et il montre aussi le caractère absurde de ce qui sous-tend notre certitude de l'existence de Dieu. Russell veut contrecarrer l'idée de : « on ne peut pas dire Dieu n'existe pas ». On ne peut pas accepter l'argument selon lequel Dieu n'existe pas prouve qu'il existe. En gros, premièrement, ce n'est pas parce qu'on ne peut pas prouver que Dieu n'existe pas que les croyants ont raison. Et, deuxièmement, la croyance ne tient aucun argument. Donc, on ne peut ni prouver que Dieu n'existe pas ni prouver que Dieu existe parce qu'Il n'appartient pas à la catégorie des objets dont il est possible ou

[50] https://www.ledevoir.com/societe/le-devoir-de-philo-histoire/539989/la-scienceet-la-religion-s-affrontent-dans-la-recherche-de-la-verite ,consulté le mardi 17mai 2022 à 08h22mn .
[51] Théière : Récipient servant à infuser le thé.

non de prouver l'existence (immatériel). Il fait partie de la métaphysique et la métaphysique, c'est la catégorie des objets sur lesquels nos instruments scientifiques classiques de connaissance ne s'appliquent pas : les preuves, les expérimentations, les démonstrations, on ne peut avoir que des croyances. Soit vous croyez qu'il existe, soit vous n'y croyez pas, mais vous ne pouvez pas le démontrer ni le prouver. Ce qu'on appelle la charge de la preuve selon Russell peut revenir à ceux qui affirment son existence, c'est-à-dire que quand quelqu'un vient et qu'il affirme quelque chose et qu'il dit si vous n'êtes pas capable de prouver que j'ai tort, c'est que j'ai raison, ça ne marche pas. Ça s'appelle un faux raisonnement ou un sophisme. La charge de la preuve c'est dire que celui qui doit apporter une preuve, c'est celui-là qui doit affirmer quelque chose et c'est ce qu'on appelle en philosophie et en science le rasoir d'Occam. C'est l'idée qu'il est interdit d'inventer une chose qui existe si on ne peut pas prouver qu'elle existe ou si on peut expliquer le monde sans y faire référence. Donc, le principe d'économie, c'est-à-dire qu'il faut utiliser le minimum d'entités non observable possible. Si je dois utiliser l'identité d'un être humain sans faire appel à une âme immatérielle qu'on ne peut pas voir, je ne dois pas faire référence à l'âme. Si je peux expliquer tout ce qui se passe chez l'être humain avec des circuits électriques qui se produisent dans le cerveau (par exemple je suis amoureux ça se traduit par un circuit électrique dans les neurones), je ne vais pas inventer une âme qui est amoureuse (Rasoir d'Occam interdit de faire appel à de nouvelles entités, interdit de faire appel à de nouveaux types de choses qui existent différemment des choses matérielles. C'est donc que cette entité n'est pas nécessaire, il faut donc s'en séparer pour expliquer le monde. Après si ça nous aide à être meilleur moralement, on peut l'utiliser. Pourtant certaines théories scientifiques sont irréfutables pour le moment, c'est-à-dire qu'il est encore possible d'y changer certaines choses fausses (rectifier, corriger, l'améliorer, etc.) La métaphysique ne se base pas sur des preuves, mais des croyances. Le ressort de la religion est donc

le dogme, c'est-à-dire un ensemble de principes qui ne sont jamais remis en question (la religion est dogmatique tandis que l'attitude scientifique est critique, demande toujours une preuve, un raisonnement et une remise en question). II ne faut pas surtout tomber dans un excès inverse ou on ferait des sciences une activité valeureuse parce que c'est le même problème que le dogmatisme en religion. Un dogmatisme scientifique peut exister et existe on appelle ça le scientisme. C'est l'idée que, on se remet tout entier à la science. En fait, on a une croyance aveugle et sans fondement en la science et ce que disent les scientifiques, c'est aussi un problème, c'est les deux extrêmes (religion dogmatique et science dogmatique). C'est pour ça que Russell fait de la vérité scientifique une vérité provisoire, c'est-à-dire, toujours à remettre en question et à préciser. Comme ça évite de tomber dans l'écueil du scientisme, vous êtes toujours en autocritique de vous-même et des théories admises et c'est un bouclier mental, une hygiène mentale de ne pas tomber dans le dogmatisme désastreux pour la vérité et également pour la morale.

Il reste néanmoins très critique de l'attitude religieuse qui a mené a de grandes souffrances. La métaphysique c'est néfaste pour la connaissance du monde, mais pas que théorique, c'est néfaste également pour la morale, là où les questions pratiques étaient en jeu comme pour la sorcellerie et la médecine, la science a prôné une diminution des souffrances tandis que la théologie a encouragé la sauvagerie naturelle de l'homme. La diffusion de la mentalité scientifique en opposition à la mentalité théologique a incontestablement amélioré jusqu'ici la condition humaine.

La métaphysique n'est pas seulement qu'une divagation théorique, une spéculation sur qu'est-ce que le monde, elle est en lien avec une certaine pratique. L'absolu théorique mène à l'absolu moral. Ça va nous mener à l'idée qu'il y a des pratiques bonnes en elles-mêmes et mauvaises en elles-mêmes et donc qu'il y a des comportements à éradiquer, des comportements qui ne sont pas bons (c'est

péché et ce qui est intéressant c'est que ça amène à des principes moraux hyper généralisateurs qui ne voient pas la réalité concrète et les cas particuliers. Et concrètement ça amène à un bain de sang, ça amène à des mouvements intolérables : des croisades, des djihads, le massacre de la Saint-Barthélemy, etc. Ou bien ça peut être une métaphysique ou une pureté politique (il y'a par exemple de la métaphysique chez les communistes qui éradiquent peu à peu tous ceux qui ne seraient pas d'une pureté partisane absolue, etc.) Donc, clairement la métaphysique n'accepte pas l'hétérogénéité (caractère de ce qui est hétérogène, de ce qui est constitué d'éléments de nature différente) et la théologie non plus et donc ça nous amène à des crimes scandaleux et horribles. Prenons l'exemple du chapitre 4 (Démonologie et médecine), au 19e siècle on découvre les anesthésiques dont certains médecins essaient de promouvoir l'utilisation comme Simpson en 1847 pour l'accouchement. Et l'argument du clergé pour se défendre est de dire Dieu n'a-t-il pas dit à Ève « tu enfanteras dans la douleur[52] » ? (Genèse III,16). C'est s'opposer à la volonté de Dieu avec l'utilisation des anesthésiques que la femme souffre. Elle est en accord avec la volonté divine (du concret quand Russell affirme que la science n'a fait que diminuer les souffrances là ou l'Église voulait l'augmenter, là on a du concret des ravages de la métaphysique).

Les institutions religieuses permettraient aux individus de justifier leurs violences et il n'y a pas que la métaphysique qui justifie les violences et identifier que la science est égale au progrès. C'est également tomber dans le dogmatisme, mais Russell met des garde-fous en insistant sur l'idée d'une vérité provisoire et sans cesse à réexaminer. Russell affirme que ce n'est pas la religion qui a fait des êtres humains des êtres violents. Le mal qu'a fait la théologie n'a pas été créé des instincts cruels, mais de leur fournir la justification de ceux qui se donnent pour une morale élevée et de conférer l'apparence d'un caractère sacré a des pratiques

[52] Bertrand Russell, *Science et religion*, Trad. Philippe-Roger Mantoux, Paris, Gallimard, 1971, p.194

qui remontent à des temps les plus ignorants et barbares. Les gens se sont cachés derrière la religion pour justifier leurs violences et le pire c'est qu'ils passaient pour des saints et des gens parfaits dans la société (Exemple : le pape Nicolas V qui a béni l'esclavage). L'Église a été coupable de nombreux crimes : les croisades [53], l'inquisition[54]. La religion a servi de masque à ceux qui aimaient se défouler, donc ce n'est pas la religion qui crée la violence, mais elle sert à ceux qui ont des pulsions violentes de se justifier et de passer pour des saints, les plus vertueux. C'est paradoxal ! (Comment un assassin peut être un homme vertueux ?) Russell va lier cette objectivité des valeurs à l'expression d'un dessein cosmique : c'est l'idée qu'il y aurait un plan dans la création et que nous nous suivons dans l'histoire un progrès voulu par dieu. La métaphysique et la théologie mènent à penser une finalité dans la création par un créateur, le monde qui nous entoure et a été voulu par un être supérieur. Il suit un plan et on va vers une amélioration d'ailleurs ceux qui sont dogmatiques de la science le pense aussi avec l'idée de progrès, mais dans le chapitre dessein cosmique Russell critique les scientifiques qui pensent qu'il y'a un progrès dans la nature et c'est pour ça qu'il n'identifiera pas la science à ces progrès donc il va lier cette objectivité des valeurs au dessein cosmique en montrant que les gens vont dire. Il faut suivre ce que dit Dieu parce que ça nous mènera au bonheur. C'est-à-dire la justification qui est donné par ces personnes, c'est oui, on fait ce que la Bible va dire de faire. C'est violent ; ça peut paraitre violent, mais c'est pour accomplir une volonté qui nous permettra plus tard de réaliser le paradis sur terre, le plan divin donc. On justifie la violence en affirmant que c'est une étape nécessaire pour pouvoir atteindre le meilleur des mondes possibles, le royaume de Dieu sur terre. L'argument le plus pervers c'est de dire oui, d'accord ce qu'on fait, ça va faire souffrir des gens, mais

[53] Moyen âge : Expédition faite par les chrétiens contre les peuples hérétiques ou d'autres religions, ainsi nommée parce que ceux qui s'y engageaient portaient une croix sur leur habit.
[54] Tribunal établi par l'église surtout à partir du XIII siècle, en certains pays pour rechercher et punir ceux qui avaient des sentiments contraires à la foi catholique.

plus tard ça aura servi à quelque chose. Donc la science n'est pas à l'abri des prétentions métaphysiques. La métaphysique c'est un danger qui guette tout le monde.

Dans le chapitre sur le mysticisme,[55] Russell montre que les scientifiques peuvent se laisser séduire par l'émotion que constitue le mysticisme en promettant des réponses auxquelles la science ne peut résoudre. Les scientifiques vont croire que la science va servir à travers le mysticisme, à une révélation qui viendrait d'un ange ou de Dieu qui nous illuminerait le cerveau et on aura la réponse à toutes ces questions. Certains scientifiques pensent que leur travail consiste à trouver la vérité, mais qu'il y a des questions qui resteront sans réponse et ces questions-là seront données par Dieu. Russell montre que le mysticisme fait des ravages également chez les scientifiques. Il faut toujours donc se méfier et renouveler sans cesse son travail d'examination, de ses représentations et du langage utilisé. « La notion de « substance » dérive de la syntaxe, et dans ce cas, la syntaxe dérive de la métaphysique plus ou moins inconsciente des races primitives, qui ont façonné la structure de notre langage. » [56]. Il ajouta « on distingue dans les phrases le sujet et l'attribut, il en existe d'autres qui ne peuvent être que sujets (sans qu'on ne sache trop ce que cela signifie) : ces mots (dont les noms propres sont les meilleurs exemples) sont censés désigner des substances.»[57]. Russell va le reprendre dans les autres chapitres le langage qu'on utilise, il est coloré, influencé par des conceptions fausses ou basées sur des croyances, des dogmes qui n'ont pas été prouvés et qui sont métaphysiques et qui pose problème donc il va falloir examiner : « il faut un changement de langage »[58]. Qu'est-ce que je pense être vrai ?[59] Quel mot j'utilise et à quoi fait référence à ces mots ? Et est-ce que je suis absolument

[55] Ibid., p.338
[56] Ibid., p.222
[57] Idem.
[58] Ibid., p.256
[59] Idem.

certain de tout ? Le mysticisme fait croire qu'on possède une vérité d'un degré supérieur parce qu'il viendrait de Dieu. Pour Russell, le mysticisme va faire des ravages parce qu'il nous fait croire qu'on possède une vérité.[60]

Alors qu'on devrait au contraire être face à notre ignorance pour ne pas s'avancer sur des domaines qui ne nous sont pas accessibles. L'idée derrière, c'est qu'on prétend (c'est la prétention métaphysique qui nous aveugle). Pour Russell le problème avec le mysticisme, ce n'est pas que le fait qu'il va nous donner des contenus de pensées, c'est la méthode elle-même qui est mauvaise. Ça ne doit pas être une méthode d'accès à la vérité peu importe comment on l'appelle. Donc, l'ensemble sur le chapitre de l'histoire des sciences montre l'ensemble des moyens violents déployés par ces individus animés par ces prétentions métaphysiques. Obnubiler par leur conception de l'absolu, ils en viennent à nier tout autre type de discours concurrents. Oui, c'est prétentieux de croire qu'il n'y a des connaissances que positivistes, mais on a les moyens de supporter cette prétention en montrant que : voilà les faits, voilà les preuves, voilà les démonstrations et cette connaissance-là, on y prétend. Mais on prétend à quoi comme connaissance ? on prétend à une connaissance provisoire et non éternelle ou absolue, qui sert uniquement à faire des prévisions et des instruments techniques (inventions). On ne prétend pas à une connaissance absolue, donc c'est une petite prétention qui est supportée dans les faits. Ce n'est pas un problème. Le problème avec la métaphysique, c'est qu'elle prétend à une connaissance supérieure et c'est une prétention. Tandis que la connaissance positiviste par définition n'est pas une prétention, ce n'est pas une ambition. Et l'homme est doté de la capacité de distinction qu'est la raison. Dans ce contexte Saint Augustin nous affirme ce qui suit : « Les animaux privés de raison sont aussi, il est vrai, doués de vie et de sentiment, mais ce qui donne à l'esprit humain sa supériorité, c'est

[60] Ibid., p.338

qu'il peut non seulement percevoir les objets sensibles, mais surtout les juger. ».[61] C'est même là le vrai statut du mysticisme. Il est « est la disposition d'une âme qui tend à cette union, qui s'y détermine par une série d'états, qui a le sentiment d'être parvenue. En théologie, le mysticisme est la doctrine qui affirme la possibilité de l'âme d'une union directe avec Dieu. Cette union constituant une forme supérieure d'existence et de connaissance. »[62]

CHAPITRE 2: PORTÉE ET LIMITES DE LA PENSÉE DE BERTRAND RUSSELL

2-1-PORTEE

Le livre est ouvertement antireligieux et anticlérical, c'est-à-dire anti clergé, au sens général anti-institution. Il a le mérite de mettre en avant des problématiques centrales de la philosophie quand bien même on serait religieux et on n'adhèrerait pas à cette vision anticléricale. Il a le mérite de montrer des problèmes de philosophie tels que : qu'est-ce que c'est que la vérité ? Est-ce que le libre arbitre existe ? Comment on peut penser la liberté de l'être humain ? Comment on peut penser le problème entre l'âme et le corps (le problème corps d'esprit) et le côté histoire des sciences. Il y a quand même un intérêt indépendamment du fait qu'il prenne une position tranchée et assez extrême. Il ne va pas en douceur.

Bertrand Russell nous informe bien de ce que nous pouvons connaître sur la science et la religion. Au sujet du connaissable et du phénoménal, il faut noter qu'il devint évident que les « phénomènes » possèdent toute la réalité que nous pouvons connaître, et qu'il est inutile de supposer l'existence d'une réalité d'ordre supérieur, appartenant à ce qui ne peut pas être perçu[63]. Il peut naturellement

[61] SAINT AUGUSTIN, *De la vraie religion*, Traduction de L'abbé JOYEUX. In œuvre Complètes de Saint Augustin, Tome III, Ed. L. Guérin, Bare-le-Duc1864, 88p.
[62] RUSS Jacqueline, *Dictionnaire de Philosophie*, Paris, Bordas, 2003, p. 254
[63] Ibid., p.228

exister une telle réalité d'ordre supérieur, mais les raisonnements tendant à prouver qu'elle doit exister sont sans valeur, et il ne s'agit donc que d'une des innombrables possibilités dont on ne doit pas tenir compte, parce qu'elles sont en dehors du domaine du connu et du connaissable. Et, dans le domaine du connaissable, il n'y a pas de place pour la notion de substance ni pour sa modification sous forme de sujet et d'objet. « Les faits immédiats que nous pouvons observer ne possèdent aucune dualité de ce genre, et ne fournissent aucun motif pour considérer les « choses » ni les « personnes » autrement que comme les ensembles de phénomènes »[63]. Ainsi, nous comprenons que la découverte des lois causales est l'essence de la science, et il est donc hors de doute que les hommes de sciences font bien de les chercher. S'il existe un domaine où il n'y ait de pas lois causales, ce domaine est inaccessible à la science. Mais la maxime selon laquelle des hommes de sciences doivent rechercher des lois causales est aussi évidente que celle selon laquelle les ramasseurs de champignons doivent chercher des champignons. […].[64] La recherche des lois causales, comme nous l'avons vu, est l'essence de la science ; par suite, dans un sens purement pratique, l'homme de science doit toujours admettre le déterminisme comme hypothèse de travail.

Mais il n'est pas tenu d'affirmer qu'il existe des lois causales, sauf quand il les a effectivement découvertes : ce serait même imprudent de sa part. Mais il serait plus imprudent encore d'affirmer positivement qu'il connaît un domaine où les lois causales n'agissent pas. Cette assertion serait imprudente à la fois théoriquement et pratiquement : théoriquement, parce que nos connaissances ne pourront jamais devenir suffisantes pour justifier une telle affirmation;
Pratiquement, parce que la croyance à l'inexistence des lois causales dans un certain domaine décourage la recherche, et peut empêcher la découverte de ces

[64] Ibid., p.291

lois. Nous concluons que, s'il est vrai que la science ne peut pas décider des questions de valeur, c'est parce qu'il est impossible d'en décider intellectuellement, et qu'elles sont en dehors du domaine du vrai et du faux. Toute connaissance accessible doit être atteinte par des voies scientifiques ; ce que la science ne peut pas découvrir, l'humanité ne peut pas le savoir.

Cependant, comment entendre une telle conclusion sans admettre une conception excessivement restreinte du savoir ou bien une conception excessivement large de la science? Si le savoir doit, loin des conquêtes « pour l'honneur de l'esprit humain », servir l'action, la science fournit certainement de très nombreux éléments « guides », mais elle n'est pas la seule : notre intuition, notre sensibilité, lorsqu'elles ne sont pas réduites à de la « sensiblerie », en sont des exemples frappants.

2-2- LIMITES

Une double dénonciation un peu simpliste de l'obscurantisme religieux et du danger civilisationnel d'une science sans morale. Bertrand Russell est un philosophe dont les raisonnements sont inspirés par la pratique des mathématiques et par la logique analytique. Pour Russell, science et religion s'opposent parce que, en remettant en cause certains dogmes chrétiens fondamentaux, le triomphe de la science menace de faire s'effondrer la religion. Dans cet essai, l'auteur ne traite que du christianisme, en considérant que son crédo est énoncé dans des textes qui émanent de sources d'autorité indiscutables (la Bible, le Pape, etc.) et prétendent exprimer une vérité éternelle dont le bien-fondé ne peut être discuté.
La science, au contraire, déduit des hypothèses à partir d'observations particulières; si les hypothèses sont confirmées par des expériences, elles constituent des théories qui peuvent toujours être réfutées. Ce court essai, qui date des années 30, brosse une histoire succincte des conflits entre les scientifiques et l'Église chrétienne depuis la révolution copernicienne et tente de démontrer que la science, qui a apuré l'Église de son contenu violent et barbare, peut désormais

s'appuyer sur la morale religieuse pour encadrer le progrès technologique qui menace de devenir également violent et barbare.

Dans les premiers chapitres, Russell dénonce l'obscurantisme de l'Église qui, pour défendre la conception biblique d'un univers immuable créé par Dieu, s'opposa avec force, via l'Inquisition, à la thèse héliocentrique de Copernic et Galilée puis, au 19e siècle, condamna les théories évolutionnistes. Russel souligne aussi la misogynie et la cruauté des dogmes chrétiens qui assimilent les progrès de la médecine (vaccination, anesthésie, avortement, etc.) à des tentatives humaines de s'opposer à la volonté divine. Finalement confrontée à l'évidence de la supériorité des théories scientifiques et à la fragilité de son dogme, l'Église a tenté un rapprochement avec la science en élaborant la théorie du dessein cosmique, qui se décline en plusieurs variantes, mais qui toutes considèrent que l'évolution de l'univers obéit à une volonté divine, qui se manifeste par des lois dont l'objectif est le triomphe de l'Esprit. Pour Russell, toutes les théories du dessein cosmique extrapolent, avec une vision totalement anthropocentriste, la nature de l'univers à partir de notre connaissance parcellaire et lacunaire…

Enfin, Russell dénonce la prétention de l'Église à énoncer des vérités qui seraient des absolus permettant de dire le Bien et le Mal. Pour lui, outre la faiblesse intrinsèque des arguments et concepts de la religion (exemple : l'âme, dont rien n'atteste l'existence), les rivalités et contradictions entre les différentes religions sont la preuve que leurs "vérités" sont toutes relatives et subjectives, issues d'un contexte culturel et historique (qu'il soit civilisationnel ou personnel).
Néanmoins, Russell reconnaît également l'incapacité de la science à résoudre le problème du déterminisme et du libre arbitre (controverse qui semble être née du désir de puissance que donne la maîtrise des lois et du désir d'indépendance vis-à-vis de ces lois) et à porter des valeurs morales. Aussi, face à la menace des Etats totalitaires qui, en Allemagne et en URSS, fondent leur puissance sur la technique

et affichent une arrogance sectaire à l'opposé de l'esprit scientifique (selon lequel toute vérité n'est qu'une proposition tenue pour vraie jusqu'à ce qu'elle soit réfutée), les scientifiques doivent rechercher l'appui de la religion chrétienne, qui proclame l'amour du prochain.

Au final, cet essai de Russell, écrit dans un style de vulgarisation très accessible, nous a paru assez simpliste et péremptoire, avec une présentation des rapports entre science et religion étonnamment caricaturale pour un penseur de cette réputation, récompensé par le prix Nobel de littérature et tenu comme l'un des plus grands logiciens, mathématiciens et philosophes. Sa dénonciation de la religion simplifie exagérément les fondements de la foi (il confond croyance et crédulité), omet d'interroger les religions non chrétiennes et les nuances au sein du christianisme, et néglige totalement la complémentarité possible de la science et de la foi, pourtant évidente chez de nombreux scientifiques, d'Isaac Newton à Albert Einstein. En fait, pour Russell, la religion est intrinsèquement néfaste et a été heureusement réfutée et détrônée par la science, mais il faut désormais que la science s'approprie à son tour le commandement chrétien « Aimez-vous les uns les autres » sous peine de donner naissance à des civilisations techniciennes et inhumaines. Au final, ce livre ne dévoile et ne démontre rien sur les rapports entre science et religion, qu'il effleure trop superficiellement, mais il porte un message pacifiste et humaniste qui, dans l'urgence de l'émergence du nazisme et du communisme stalinien dans les années 30, vaut pour rappel de quelques préceptes déjà énoncés depuis fort longtemps (le devoir d'aimer son prochain et la célèbre pensée de Rabelais devenue proverbe : "science sans conscience n'est que ruine de l'âme").

CONCLUSION

Au terme de notre travail, qui a consisté à analyser le rapport qui existe entre science et religion, nous retenons à l'esprit qu'il a toujours existé une relation conflictuelle entre science et religion. D'abord, pour une meilleure analyse de la pensée de Bertrand Russell, nous avons commencé par passer au peigne fin les fondements universels des religions selon l'auteur et mis en lumière la problématique du crédo en faisant une analyse synthétique du diagnostic que fait l'auteur. Ensuite, nous avons défini les rapports entre science, religion et morale selon l'auteur. Après nous avons exposé et analysé le processus de la démystification des religions que fait l'auteur.

Enfin, nous avons fait une présentation de l'intérêt philosophique de l'œuvre de Russell en montrant qu'il est utile, car elle a le mérite de nous faire découvrir des problématiques centraux de la philosophie, de nous édifier et rendre solides nos connaissances sur l'histoire des sciences. Nous avons également montré les limites de la pensée de l'auteur en soulignant qu'il a une vision trop simpliste et caricaturale de la religion et qu'il s'est peu attelé à approfondir la thématique science-religion.

Mettre en perspective sur ce point. L'œuvre science et religion de Bertrand RUSSELL est une invitation à saisir par les sommets, les enjeux de cette entreprise : loin d'être seulement ni même d'abord une stratégie défensive et offensive face aux adversaires de la foi chrétienne, et aux penseurs scientifiques, elle apparaît alors comme une mise en œuvre de la charité de l'intelligence, qui en dilate et universalise l'exercice. Sa vocation est de se risquer sur la ligne de crête où se nouent les relations fécondes entre l'entreprise philosophique et l'accueil de la Révélation, « sans confusion ni séparation ». Actuellement, la question de religion

passe plus que jamais par les questions de l'homme, et le pluralisme religieux nous expose à la double tentation de l'indifférentisme et des violences identitaires. Aussi un vrai travail apologétique est-il plus urgent et plus exigeant que jamais on comme une nécessité à l'usage des autres seulement, mais comme une injonction faite en chacun de nous par le croyant que nous sommes au mal-croyant que nous sommes aussi, et réciproquement. Comme une manière de nous garder « prêts à rendre raison de notre espérance devant ceux qui nous en demandent raison »[65] en sachant que le premier de ces demandeurs est nous-même.

Des deux côtés de cette coalition curieuse, la théologie morale doit faire comprendre que son éthique est aussi bien chrétienne que simplement humaine. La religion, la science et la morale proposent toutes des règles de vie, et tentent de déterminer chacune selon ses principes ce qui est bien et ce qui est mal en vue de maintenir le monde des déchéances de l'avancée contemporaine. Et que le monde doit avoir un but moralement admirable.[66]

[65] LOUIS Second, *La sainte Bible,* 1910, *1 Pierre* 3, 15
[66] Bertrand Russell, *Science et religion*, Op. cit., p.481

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

OUVRAGES SPÉCIFIQUES

BROWN Peter, *Le renoncement à la chair. Virginité, célibat et continence dans le christianisme primitif*, Paris, Éditions Gallimard, 1995, 608p.

BERGSON Henri, *Les deux sources de la morale et de la religion*, 1932, Édition électronique (ePub, PDF) v.: 1,0 : Les Échos du Maquis, avril 2013,448 p. RUSSELL Bertrand, *Science et religion*, Trad. Philippe-Roger Mantoux, Paris, Gallimard, 1971, 516 p.

RUSSELL Bertrand, *La méthode scientifique en philosophie*, Paris, Payot, 2018, 304 p.

SARTRE Jean Paul, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Gallimard, 1998, 116 p.

OUVRAGES GÉNÉRAUX

CHALMERS Alan Francis, *Qu'est-ce que la science ?*, 1932, Édition électronique (ePub, PDF) v.: 1,0 : Les Échos du Maquis, avril 1999,448 p.

BROWN Peter, *Le renoncement à la chair. Virginité, célibat et continence dans le christianisme primitif*, Paris, Éditions Gallimard, 1995, 608p.

H.Diaz, 1842.

JANKELEVITCH Vladimir., *Le paradoxe de la morale*, Seuil, Paris, 1986.

JAMES William, *Le pragmatisme*, Paris, GF, Flammarion, 1907, 357 p.

KARL Popper, *Conjectures et réfutations : la croissance du savoir scientifique*, Paris, Payot, 1985,238 p.

NIETZSHE, *Le gai savoir*, Paris, GF Flammarion, 2020, 499 p.

PASCAL Blaise, *Pensées*, Paris, VRIN, 1996, 258 p.

RICHARD Mervyn Hare, *The Language of Morals*, Oxford Paperback, 1952, 239 p.

SPINOZA Baruch, *Traité théologico-politique*, trad. E. SAISSET, Paris, Ed.

SAINT AUGUSTIN, *De la vraie religion,* Traduction de L'abbé JOYEUX. In œuvre Complètes de Saint Augustin, Tome III, Ed. L. Guérin, Bare-le-Duc1864, 88p.

AUTRES DOCUMENTS, DICTIONNAIRES ET SOURCES CONSULTÉES

DELAGE Pascal-Grégoire, *Les Pères de l'Église et la chair. Entre incarnation et diabolisation, les premiers chrétiens au risque du corps,* Actes du Ve colloque de La Rochelle du 9, 10 et 11 septembre 2011, Royan, Caritas Patrum, 2012, 454p.

https://www.ledevoir.com/societe/le-devoir-de-philo-histoire/539989/la-scienceet-la-religion-s-affrontent-dans-la-recherche-de-la-verite ,consulté le mardi 17 mai 2022 à 08h22mn .

Laurence HANSEN-LOVE, *La philosophie de A à Z*, Hatier, Paris, 2011, 351 p.

LOUIS Second, *La sainte Bible*, 1910.

LITTRÉ Émile Maximilien, *Dictionnaire de langue française*, Paris, Gallimard, 1958,145p.

RUSS Jacqueline, *Dictionnaire de Philosophie*, Paris, Bordas, 2003,275p

Table des matières

DEDICACE 1 i

DEDICADE 2 ii

REMERCIEMENTS iii

SOMMAIRE iv

RÉSUMÉ v

INTRODUCTION 1

CHAPITRE 1: RUSSELL ET LE RAPPORT ENTRE SCIENCE ET RELIGION 3

1-1-CLARIFICATIONS CONCEPTUELLES 3

1-1-1-SCIENCE 3

1-1-2-RELIGION 3

1-2- RAPPORT ENTRE SCIENCE ET RELIGION CHEZ RUSSELL 5

1-2-1- LE FONDEMENT UNIVERSEL DES RELIGIONS ET LE PROBLÈME DU CRÉDO CHEZ RUSSELL 5

1- Une Église : 6

2- Un crédo : 6

3-Un code moral individuel : 6

1-2-2- SCIENCE, MORALE ET RELIGION CHEZ RUSSEL 8

1-3- BERTRAND RUSSELL ET LA DÉMYSTIFICATION DES RELIGIONS 18

1-3-1- LA QUESTION DE LA VÉRITÉ CHEZ RUSSELL ET L'ÉGLISE CATHOLIQUE ET LA PENSÉE MÉDIÉVALE 18

➢ Différence entre vérité religieuse et vérité scientifique : 19

1-3-2- LIBERTÉ, DÉTERMINISME ET MÉTAPHYSIQUE 30

➢ MÉTAPHYSIQUE..... 34

CHAPITRE 2: PORTÉE ET LIMITES DE LA PENSÉE DE BERTRAND RUSSELL..... 43

2-1-PORTEE 43

2-2- LIMITES..... 45

CONCLUSION 48

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES .....……50

OUVRAGES GÉNÉRAUX .....……50

AUTRES DOCUMENTS, DICTIONNAIRES ET SOURCES CONSULTÉES 51

Table des matières 52